



THÉÂTRE

Le Jamais Lu et l'urgence de dire

Page E 3



ARTS VISUELS

Quelques aspects de l'art au Québec après 1968

Page E 9

CAHIER E

CULTURE



Les deux guitaristes Christian Roberge et Byron Mikaloff et le contrebassiste Alex Morrissette forment The Lost Fingers, un nom qui fait référence aux deux doigts que Django Reinhardt a perdus dans l'incendie de sa roulotte à l'âge de 20 ans.

MARIE-HELENE TREMBLAY LE DEVOIR

The Lost Fingers: jazz sous boule-miroir

De jeunes virtuoses de Québec font se rencontrer l'univers musical de Django Reinhardt avec les grands succès des années 1980. Jouissif!

ISABELLE PARÉ

À eux trois, ils forment un puissant anachronisme musical. Ils incarnent le mariage incongru de deux univers antinomiques: celui des rythmes tziganes à la Django Reinhardt et celui de la boule-miroir des années 80. Deux mondes irréconciliables n'eût été la furieuse curiosité musicale de trois virtuoses et amoureux du jazz manouche.

Ces trois drôles de zigues, ce sont les membres des Lost Fingers. Trois adorateurs de Django, qui ont baptisé leur groupe en référence aux deux doigts que le roi du swing tzigane a perdus dans l'incendie de sa roulotte à l'âge de 20 ans. Une tragédie qui n'a pas empêché Reinhardt de devenir, avec ses doigts restants, l'un des plus influents guitaristes de toute l'histoire du jazz et une icône que les tziganes

vont aduler chaque année jusque sur sa tombe de Samois-sur-Seine.

Avec The Lost Fingers, on est donc en terrain connu. En fait, on n'est pas perdus du tout. Quand la pompe à deux temps propre au rythme manouche s'emballa et entraîne dans son sillage la guitare Selmer dans de fréquences solos chromatiques, l'univers tout entier de Django envahit nos tympans. Puis, tout à coup, un vague sentiment de déjà-entendu nous titille l'oreille. Notre mémoire auditive se trouve soudainement en proie à un puissant trouble de la personnalité musicale.

C'est que les trois jazzmen des Lost Fingers se sont coincés les doigts dans des succès des années 80, pour leur plus grand bonheur et le nôtre. Entre deux volées d'arpèges diminués s'impriment sur leur manouche festif les mélodies de *Billie Jean* (Michael Jackson), de *Tainted Love* (Soft Cell), de *Touch Me*

(Samantha Fox), ou même de *Pumping Up The Jam* (Technotronic)! D'où cette vague impression de connaître sans connaître.

Leurs parodies sont à ce point bien ficelées qu'on en oublie presque le kitsch fini de la version originale et qu'on bénit ces dieux de la guitare d'avoir tiré du cimetière ces oubliés du palmarès des années 80. Sourire en coin, on laisse l'avalanche de notes débouler dans nos oreilles béates et le rythme gitan nous donner des fourmis dans les jambes.

De la musique plein les doigts

Il y a à peine un an, le trio de cordes qui rallie Christian Roberge, Byron Mikaloff — deux guitaristes classiques formés au Conservatoire de musique de Québec — et le contrebassiste Alex Morrissette (Université Laval) commençait à peine à trimballer son swing manouche dans les bars, les réceptions et les ma-

riages. Un soir, Roberge, le chanteur du groupe, eut soudain la drôle d'idée d'entonner un classique des années 80, pour amuser la foule.

«Byron et moi, nous faisons du jazz manouche ensemble depuis longtemps. On s'est tout à coup amusés à trouver des classiques des années 80. On s'est battus pour choisir les pièces tellement il y avait un grand choix! Même si le tempo est souvent similaire à la version originale, on a varié les rythmes. Parfois, on a changé carrément l'harmonie», explique Christian Roberge, la voix chaude des Lost Fingers.

Remaniés façon The Lost Fingers, des tubes comme *Careless Whisper* (George Michael), *You Shook Me All Night Long* (AC/DC) ou *Part Time Lover* (Stevie Wonder) deviennent sous leurs doigts des pièces quasi méconnaissables.

VOIR PAGE 2: MANOUCHE

THÉÂTRE

Où sont passées les « bombes » de 68?

Qu'est-ce qui reste aujourd'hui sur nos scènes de ce que revendiquait l'époque à pleins poumons? Hum?

MICHEL BÉLAIR

Changer le monde. Donner à tous l'accès à la culture, au savoir, aux «vrais besoins» comme aux «vraies affaires». Ouvrir vers le haut. Élargir... Il y avait tout cela en 1968, oui, tout en même temps, ici. Dans tous les milieux. Dans tous les secteurs tout semblait possible: *no limit!*, loin, très loin du *no future*...

À l'époque, le milieu théâtral était déjà en train de vivre lui aussi une véritable révolution de l'intérieur. Les structures à peine mises en place éclataient pour la première fois alors que le milieu s'élargissait considérablement, pour ne pas dire qu'il était en train d'exploser, d'imploser plutôt, devant l'accroissement et la diversification de la demande. Théâtre, télé, cinéma, industrie du divertissement... tout temps et s'affirmait en même temps.

Par le plus heureux des hasards, il se trouve que j'étais moi-même à l'époque, tout jeuneot barbu javoué, dans la même position

qu'aujourd'hui par rapport au milieu théâtral d'ici: à regarder, à prendre des notes, à rencontrer des gens et à voir des spectacles. Quarante ans plus tard (et quelques parenthèses dans la vraie vie en plus), il est facile de constater que l'on est loin du compte dans certains secteurs, évidemment; surtout pour tout ce qui touche l'accès à la culture. Mais le moins que l'on puisse dire, c'est que tout cela, toutes les «bombes» lancées contre le conformisme élitiste qui encrassait le milieu, a porté fruits. Abondamment.

En accéléré

Bien sûr, quand on parle de 1968, on pense tout de suite à la création des *Belles-sœurs* au Rideau vert: l'impact du premier Tremblay-Brassard fut majeur, on le sait. Mais ce ne fut pas un événement isolé. Bien au contraire. Le Québec entier venait de se mettre à vivre en accéléré. Et c'est précisément ce qui arriva aussi dans le milieu théâtral de l'époque: une ex-

plosion. Tout se mit à aller vraiment très, très vite...

Les choses avaient toutefois commencé à bouger avant la création des *Belles-sœurs*, il faut le rappeler. Les grandes compagnies s'étaient d'abord multipliées dès le début des années 60: au Rideau vert et au TNM de l'Orphéum s'étaient rapidement ajoutés la NCT (qui allait changer de nom), le TPQ (qui allait disparaître plus tard), le Quat'Sous puis le Théâtre d'aujourd'hui, en 1968 précisément. Jean Duceppe allait fonder son théâtre en 1973 pour compléter le cercle des «grandes compagnies». La bande des six. Comme au hockey...

Phénomène nouveau aussi, révolutionnaire: l'existence de compagnies sans domicile fixe souvent sorties tout droit des écoles de formation (le Conservatoire est là depuis 1954, l'École nationale arrive au début des années 60). Certaines de ces compagnies allaient se mettre à investir un milieu «travaillé au corps» pendant des dé-

Quand on parle de 1968, on pense tout de suite à la création des *Belles-sœurs* au Rideau vert.

ARCHIVES LE DEVOIR

cennies par le petit monde du burlesque et du cabaret, un réseau de tournée déjà bien en place en région avant même que l'on songe à en créer un. Il ne faut pas s'éton-

ner davantage du succès populaire fulgurant du Grand Cirque ordinaire — j'aurai vu l'*Opéra des pauvres* à six reprises, toujours dans des cabarets, pour ne pas dire des

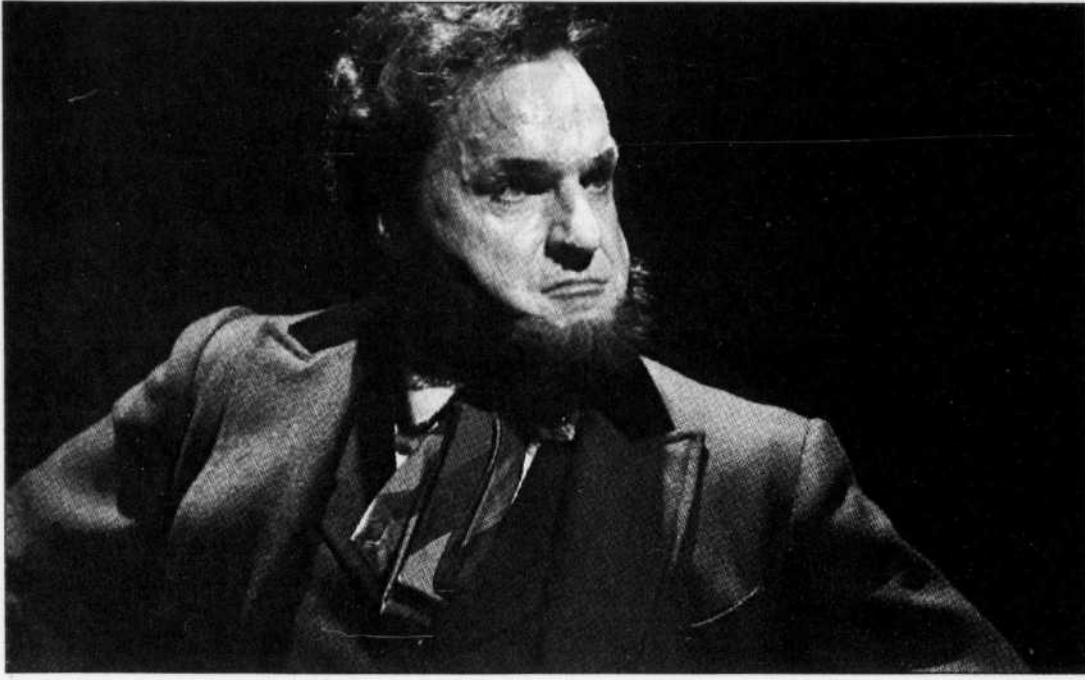
clubs — puis des Jeunes Comédiens du TNM, avec Ronfard et Gravel, déjà.

Avec *Les Belles-sœurs*, oui, mais surtout avec la mise sur pied du Centre d'essai des auteurs dramatiques (avec «essai» comme dans «théâtre d'essai») dans le vieux hangar de la rue Papineau, qui abrita très vite le Théâtre d'aujourd'hui, c'est le répertoire qui allait exploser. Le texte. Comme si tout à coup, en théâtre comme en musique et en littérature, on allait prendre la parole. Pis là, «tchéquez-vous! Parce que, cela va de soi, tout allait sortir... et sortit, merci!

Par ici les barrières et les curés, et les préjugés tant qu'à y être! «*Sous les pavés, la plage*», mais aussi, le théâtre c'est la vie et on est là pour tout changer. Surtout la vie. Surtout le monde! Par la langue qu'il parlait, par les thèmes et les discours divers qu'il abordait, le théâtre que l'on faisait alors ici était une sorte de bouillonnement,

VOIR PAGE 2: «BOMBES»

CULTURE



Benoît Guoin en Abraham Lincoln

SUZANE O'NEIL

THÉÂTRE

Sous les couches de fard

ABRAHAM LINCOLN
VA AU THÉÂTRE

De Larry Tremblay. Mise en scène: Claude Poissant. À l'Espace Go jusqu'au 17 mai.

HERVÉ GUAY

Depuis *Le Ventriloque* (2001), aussi mis en scène par Claude Poissant, *Abraham Lincoln va au théâtre* s'avère le texte le plus stimulant et le plus drôle commis par Larry Tremblay. L'auteur du *Dragonfly de Chicoutimi* (1995) a été très présent sur les scènes montréalaises ces dernières années. Cette nouvelle création présentée à l'Espace Go par le PâP rebrasse d'ailleurs les thèmes et les types chers à cet auteur dans une veine aussi comique que celle de son inénarrable *Téleroman* (2003). Mais il en tire quelque chose de condensé et d'explosif: du théâtre à la puissance dix, dont l'art dramatique est le principal sujet et qui, au surplus, propose une satire de ce milieu (jouée sur un mode parodique) remplie de clins d'œil et de complications merveilleusement échevelées.

Le spectateur qui va voir du Larry Tremblay s'attend de toute façon à des emboitements successifs et à de la confusion identitaire. Car cet auteur aime moins raconter une histoire toute simple que la recouvrir de multiples couches qui l'enrichissent et lui confèrent du relief. Tous ces niveaux, s'ils amu-

sent le spectateur ébloui par la virtuosité de l'écriture, exigent une clarté inouïe dans l'interprétation. Qualité que l'on peut reconnaître entre toutes à la direction d'acteurs de Claude Poissant, qui traverse depuis quelques années une véritable période de grâce comme metteur en scène.

Impossible à résumer sans vendre la mèche, *Abraham Lincoln va au théâtre* se sert d'un fait divers devenu une tragédie nationale, l'assassinat d'un président américain célèbre par un acteur qui le devient par ce geste d'éclat, comme motif d'une pièce que l'on répète sous nos yeux. Ce meurtre devient en quelque sorte le miroir aux alouettes d'artistes dérangés qui déraillent pour notre plus grand plaisir. En cours de route, non seulement les insultes fusent («Tu as toujours été un acteur à larmes»), mais on passe de la grande histoire à l'anecdote croustillante sans crier gare et sans se priver d'accumuler la bouffonnerie et les invraisemblances.

À l'instar de Poissant dont la mise en scène est un miracle de simplicité tiré d'un écheveau touffu, Jean Bard parvient à évoquer les multiples niveaux de théâtralité du texte à l'aide d'un rideau de scène dont il met en valeur le drapé et où est projeté, en début de représentation, un extrait de film mettant en vedette Al Pacino. L'espace pratiquement vide attire ainsi l'attention sur le maquillage et l'accoutrement ouvertement théâtral des trois ac-

teurs — grimés comme on l'était deux siècles auparavant.

Inutile de dire que les trois comédiens sont excellents dans des registres qui leur sont propres et qu'ils exploitent bellement Poissant. Le caractère tyrannique, disjunctif et excessif des personnages incarnés par Benoît Guoin explique qu'il vole parfois la vedette aux deux autres, pourtant saisissants en avatars de Laurel et Hardy. Possédé, son Sébastien Johnson ne saurait l'être plus. Néanmoins, si tant est qu'on est sensible aux détails, Maxim Gaudette et Patrice Dubois ne sont pas en reste. La naïveté clownesque du premier en Laurel, la passion ténébreuse qui s'empara ensuite de lui et sa fibre masochiste et sentimentale comme acteur en disent long sur la palette de couleurs dont dispose Maxim Gaudette. D'ordinaire lunaire, Dubois devient ici terre à terre, d'une mesquinerie et d'une dureté qu'on ne lui connaissait pas. Bref, l'acteur ajoute des reflets charbonneux à son répertoire.

Destiné prioritairement à l'amateur de théâtre impénitent, *Abraham Lincoln va au théâtre* n'amuse pas seulement à cause de ses références théâtrales et historiques. Bien d'autres interrogations traversent cette comédie drolatique de Larry Tremblay, dont la quête à tout crin de la célébrité n'est pas la moindre.

Collaborateur du Devoir

MANOUCHE

SUITE DE LA PAGE E 1

Douze mois après leur introduction par effraction dans l'univers chromé des années 80, ces fous du jazz avaient amassé assez de matériel pour produire un disque complet. «Quand ils ont fait Touch Me de Samantha Fox, la salle a trouvé cela tellement drôle! De fil en aiguille, ils ont adapté d'autres chansons. J'ai fait écouter ça à Paul Dupont-Hébert et ça lui a plu tout de suite», explique leur gérant, Richard Samson, réalisateur de leur premier disque et propriétaire de l'Impérial de Québec.

Tellement plu, en fait, qu'Hébert, propriétaire de l'étiquette Tandem (qui diffuse Pascale Picard, Duo Dubois, Francis Cabrel), a craqué et leur a proposé illico de produire leur premier disque. Comme ça. Les trois musiciens de la région de Québec ont récemment fait un tabac à Montréal en première partie de Pascale Picard au Club Soda, les 18 et 19 avril derniers, avec leur manouche travesti en new wave, en R&B et en rock.

Le lendemain de leur apparition au Club Soda, le site du groupe, hébergé par *myspace.com*, a reçu quelque 800 visites par jour. Hé-

bert, un proche de René Angélil, leur a proposé d'inclure à leur premier disque au moins une chanson en français tirée des années 80. Le choix s'est arrêté sur *Inconnu* de Céline Dion. Un choix qui se discute, mais bon. La voix jazzée de Roberge, les envolées de guitares et la contrebasse alerte font vite oublier l'insipidité de la version originale. Et on sourit.

«C'est un groupe qui ratisse large et qui rejoint autant les fans de musique manouche que ceux qui ont connu la musique des années 80, avec AC/DC, Jackson et tous les autres. Ça démocratise le jazz manouche», affirme Richard Samson.

Ces émules déjantés de Biréli Lagrène et de Django viennent d'être choisis par le Festival international de jazz de Montréal pour animer le Cabaret 5 à 7 qui se tiendra tous les soirs dans la tente-miroir qui sera dressée sur la nouvelle place des Festivals, angle Jeanne-Mance et Maisonneuve. Ils iront aussi gratter leurs caisses du côté du Festival d'été de Québec les 3 et 4 juillet, et plus tard au Festival international des guitares du monde de l'Abitibi.

«Notre rêve, ce serait de rencontrer Woody Allen, qui va venir jouer avec son band», rêve tout haut

Alex, le cadet du groupe, étudiant en programmation d'ordinateur. Même si les événements se précipitent pour The Lost Fingers, cela n'a pas empêché son collègue Christian Roberge, 32 ans, de terminer ces derniers mois son doctorat en biologie.

Des projets de tournées avec Pascale Picard, qui se prépare à faire le saut en Europe et aux États-Unis cet automne, planent aussi dans l'air. «Pascale a beaucoup aimé jouer avec eux et a lancé l'idée d'une première partie pour sa prochaine tournée», confie Samson. Mais au moment d'aller écouter ces trois drilles faire claquer leurs cordes claires dans l'antre de Dupont-Hébert, boulevard Saint-Laurent, jeudi dernier, rien n'était encore coulé dans le béton. Entre-temps, leur disque atterrira sur les tablettes des disquaires dès le 5 mai.

Joyeuse contorsion musicale, donc, que cette première mouture sur disque des Lost Fingers. Des doigts agiles et moqueurs, évadés dans une décennie musicale qui était presque reléguée aux oubliettes. Parions que Django rira dans sa tombe.

Le Devoir

«BOMBES»

SUITE DE LA PAGE E 1

de ferment de culture! Enfin les scènes n'étaient plus d'abord réservées au Répertoire avec un très, très, très grand R, comme dans «vo: la place est prise». Avant d'y revenir, au répertoire, il allait falloir aérer un peu l'atmosphère et parler de ce qui se passait ici.

Bien sûr, il y avait eu Gélinais avant, et Dubé, et même François Loranger, la visionnaire. Mais tout à coup l'ampleur de cette volonté de dire prenait toutes les formes. Création collective. Théâtre musical. Théâtre expérimental. Théâtre vital. Important. Nécessaire. Ouvert à tout. A tous. Dire et créer autrement, plus, ensemble... Grosso modo, ça ressemblait à ça, les «promesses de l'époque».

Révolutions diverses

Il en reste un héritage que tout le milieu partage aujourd'hui de diverses façons et, bien sûr, des grands bouts à faire encore, toujours. Parce qu'il faut toujours recommencer, comme la mer, on le sait. D'accord, on est loin de la situation idéale; même qu'on étouffe et que le baril d'huile à bras connaît des augmentations inquiétantes dans les secteurs les plus à risque, les «favellas» du milieu. Une crise menace... Mais on n'a qu'à regar-

der pour constater à quel point les approches théâtrales ont continué à se diversifier, malgré les problèmes de toutes sortes, depuis l'explosion de 1968. Tout comme les discours. Et même les publics.

Le théâtre que l'on propose ici couvre maintenant un très large éventail d'options. Il y a plus de compagnies, mais aussi beaucoup plus de salles et de lieux de diffusion, mieux équipés, même en région. On peut voir évoluer librement le travail des auteurs comme des metteurs en scène attachés ou non, presque toujours moins que plus, à certaines compagnies. Le milieu est ouvert à toutes les expériences et à tous les croisements, alors que l'exclusivité, de mise dans les années 80, gangrenait toute l'activité théâtrale. De même, les dramaturgies de toutes les régions du monde, ou presque, sont devenues accessibles à celui qui veut bien s'y adonner. Et l'on se met enfin à accueillir de plus en plus régulièrement des compagnies étrangères...

Il y a eu révolution des publics aussi, confirmée. En fait, il faudrait plutôt dire multiplication des publics. On peut constater, en les fréquentant régulièrement, que les salles de théâtre sont pleines de publics diversifiés, oui, mais il faut d'abord souligner un fait majeur: la naissance des jeunes publics au mi-

lieu des années 70. C'est de cette époque que datent la plupart des grandes compagnies œuvrant dans le secteur. Elles aussi se sont multipliées. Un répertoire, solide, s'est formé. Des auteurs, des metteurs en scène; des approches neuves aussi sont apparues, certaines tellement spécifiques (comme le théâtre ados né ici) qu'elles deviennent peu à peu universelles. Des réseaux de diffusion se sont recréés, des complicités et des solidarités se sont remises en place malgré les «stratégies» aussi déloyales que mal ciblées.

Et l'on n'a même pas abordé ici la richesse sans nom et le «nourissement» exceptionnel apportés au milieu par les festivals de théâtre, qui ont amené ici depuis les années 80 la crème des recherches et des réussites d'ailleurs. Ici aussi, il faudrait souligner des réussites à gros traits, faire des liens, dire merci, tirer des parallèles et même des courbes, c'est si beau...

Mais bref! Comme disait Achille, on peut penser comme ça, sans avoir l'air trop zouave, que les «bombes antiverités toutes faites» semées en 1968 continuent d'éclairer encore au visage de publics de plus en plus diversifiés. Et que, ça tombe bien, le théâtre, c'est aussi fait pour ça!

Le Devoir

ABRAHAM Lincoln

va au théâtre



Illustration: Lino Graphisme Evénement

THÉÂTRE
PÂP

TEXTE DE LARRY TREMBLAY + MISE EN SCÈNE DE CLAUDE POISSANT

AVEC PATRICE DUBOIS, MAXIM GAUDETTE, BENOÎT GOUIN AINSI QUE ÉTIENNE COUSINEAU, GUILLAUME CYR & SASHA SAMAR

Collaborateurs Jean Bard, Nicolas Basque, Alexandre Brunet, Alexia Bürger, Stéphanie Capistran-Lalonde, Florence Cornet, Martin Labrecque, Catherine La Frenière, Caroline Laurin-Beaucege, Marc Sénécal & Rachel Tremblay

DU 22 AVRIL AU 17 MAI 2008 présenté à ESPACE GO 4890, boul. Saint-Laurent, MONTRÉAL
Billets 514-845-4890 + WWW.ADMISSION.COM 514-790-1245 + www.theatrepap.com

Conseil des arts
et des lettres
QuébecConseil des arts
du CanadaCONSEIL DES ARTS
DE MONTRÉAL

LE DEVOIR

CIRQUE

Section Théâtre
514-790-1245
www.theatrepap.com

On rit beaucoup dès le début
François Étienne Paré est formidable dans ce rôle là!
Christine Bégin (...) fait de lui un véritable comédien,
toujours dans le ton, toujours envoiçant.
Bruno Lapointe, le Journal de Montréal
Quant aux autres rôles, c'est du bonbon pour les acteurs.
Marie Labrecque, Le Devoir

Supplémentaires!
le 20 avril 19h
le 30 avril 20h
du 1^{er} au 26
avril 2008

Texte
Alexis Martin
Mise en scène
Jonica Brière
Collaborateurs
Jean Bard, Nicolas Basque,
Alexandre Brunet, Alexia Bürger,
Stéphanie Capistran-Lalonde,
Florence Cornet, Martin Labrecque,
Catherine La Frenière,
Caroline Laurin-Beaucege,
Marc Sénécal & Rachel Tremblay

AVEC CHRISTIAN BÉGIN ÉVELINE DE LA CHENILLÈRE
HOLCOUSINEAU PATRICK DUBOIS FANNY MOLETTE
ET FRANÇOIS ÉTIENNE PARÉ

BREÛILLE, TIGRE
B R U I T T

Hydro Québec LE DEVOIR

CULTURE



La directrice artistique du Festival du jamais lu, Marcelle Dubois. Selon elle, le festival appartient d'abord à une génération «qui n'a pas beaucoup de place, ou qui commence à en avoir, dans les institutions».

THÉÂTRE

L'urgence de dire

Marcelle Dubois parle de sa génération et du Festival du jamais lu

MARIE LABRECQUE

Les nouveaux textes sont comme les bourgeons: ils sortent au printemps. C'est en tout cas ce qui se passe avec le Festival du jamais lu, un petit événement dédié à la jeune dramaturgie qui a su prendre sa place au fil des ans et conquérir un public avide de nouveautés.

Du 2 au 11 mai, la septième édition de ce happening théâtral propose des mises en lecture de quinze textes inédits. Un savant dosage de dramaturges plus établis, dont le public du festival a pu suivre la démarche artistique au cours des années (telles Isabelle Leblanc ou Evelyne de la Chenelière), et de jeunes auteurs plus fraîchement émoulus des écoles. Selon sa dynamique directrice artistique, Marcelle Dubois, le festival appartient d'abord à une génération «qui n'a pas beaucoup de place, ou qui commence à en avoir, dans les institutions» et qui avait donc bien besoin de cette tribune pour exposer ses œuvres.

Une génération d'auteurs qui se reconnaît à ce «qu'elle cherche à nommer sa place dans le monde. Globalement. Pas juste au théâtre. Je trouve qu'on est une génération qui cherche à trouver un sens à ce qu'elle fait. Et ça se voit dans les textes. Catherine Léger a écrit une pièce sur comment être une princesse en 2008, comment vivre un conte de fées dans ce monde moderne. Philippe Ducros crée un western rigolo sur le déclin de l'Amérique, avec un bon fond d'engagement [L'Assassinat d'Andrew Jackson]. Annie Ranger interroge les coulisses de la révolte [L'Effet du temps sur Matevina]. Dans La Vie des tamagotchis, Pier-Luc Lasalle se demande comment

ne pas se laisser envahir par les technologies... Ce sont des questionnements très actuels, et qui posent la question de l'individu dans son environnement. Qu'il soit très proche ou plus éloigné.»

Volet international plus large

Le Festival du jamais lu développe aussi, depuis trois ans, un volet international dont Marcelle Dubois n'est pas peu fière. Cette année, le festival accueille *Ni vu, ni connu*, du Togolais Kokouvi Galley (qui ne pourra probablement pas venir pour cause de visa refusé), un texte destiné au jeune public qui parle de prisonniers politiques par l'entremise d'une... chasse aux rats; *Tu finiras vieille fille*, un monologue autour de la guerre signé par la Libanaise Carole Ammoun; et *La Conférence au sujet du problème*, où le Belge Olivier Coyette aborde «la difficulté culturelle» entre la Flandre et la Wallonie.

En outre, ces deux derniers auteurs ont été conviés à participer à un projet commun avec la Québécoise Evelyne de la Chenelière. «Depuis un an, ils correspondent par courriel pour écrire une espèce de texte-mosaïque, composé de dialogues théâtraux, de bouts de réflexion, d'observations... La question de base était: comment se positionner comme artistes sur un territoire où les conditions sociopolitiques sont chancelantes? Ils sont issus de trois pays où le français partage le territoire avec une autre langue, ce qui pose des questions d'identité très fortes. Comment arriver à être ouvert aux autres tout en gardant le drapau brandi? C'est un peu ça, la question, très actuelle.» Présenté le 9 mai, le fruit de leurs réflexions, *Correspondances*, sera précédé

d'une discussion sur le thème «Est-ce que le territoire sur lequel on écrit définit notre écriture?».

Le Jamais lu est aussi un événement festif, comportant un cabaret de clôture, animé par Emilie Bibeau et Olivier Morin, et cinq «leviers de rideau», de courtes performances d'une dizaine de minutes avant certaines lectures — organisées cette année par la revue *Liberté*. Et, même si Marcelle Dubois se réjouit que de plus en plus de découvertes du festival franchissent l'étape de la production (récemment: *Bashir Lazar*, *Du vent entre les dents*, *Couche avec moi*, *La Fête sauvage*), reste que les lectures sont des spectacles en soi, favorisant un échange très direct avec le public. «Les comédiens répètent une vingtaine d'heures. Et parfois il y a des performances! Très humblement, ça arrive que des gens nous disent, après que le texte a été monté, qu'ils ont préféré la première version [rires]. Ce n'est pas tant que c'est meilleur. Mais le public s'y fait raconter une histoire, comme dans son enfance, et doit imaginer tout le décor, les

costumes... Ça crée un rapport très intime avec le texte.»

Comment interpréter le thème qui chapeaute l'édition 2008: l'urgence? «C'est l'urgence de dire, de prendre sa place, d'exister. Dans le monde actuel, les choses vont très vite. Tout se passe à la fois à côté de nous et à des milliers de kilomètres, et on doit tout connaître pour être à jour. Je trouve que les gens sont un peu perdus dans ça. Et ce qui fait que le Jamais lu connaît un tel engouement, c'est parce que c'est un événement à l'échelle humaine. Je sens dans notre société un état d'urgence de prendre un petit bout de couverture et de dire: ça, je peux avoir une emprise là-dessus. Je peux prendre possession du sens. C'est donc cette urgence de se retrouver ensemble et de se raconter notre monde qu'on met en avant cette année.»

Collaboratrice du Devoir

FESTIVAL DU JAMAIS LU

Du 2 au 11 mai, au cabaret O Patro Vys.

Pour info: www.jamaislu.com

www.letof.qc.ca

COLLECTIF D'ARTISTES CHAMPAGNE PRÉSENTENT

LA VIE CONTINUE

avec Yvan Bienvenue

mise en scène Martin Desgagné

du 22 AVRIL au 10 MAI 2008 à 20h

avec SUZANNE CHAMPAGNE, JOHANNÉ FONTAINE, JACQUES JALBERT, ADRIEN LACROIX, JOACHIM TANGUAY

Une co-diffusion de: **Éveline**

[PROSPERO] (514) 526-6582 1571, rue Ontario est

614-760-1245 1400-31-1855 ADMISSION.COM

KIL

Montreal

Burlesque

DU 29 AVRIL AU 24 MAI 2008 à 20 heures

1^{er} mai complet

Prévente: deux billets pour 30\$ Renseignez-vous au 514.521.4191

De et avec Francine Alepin, Jean Asselin, Catherine Asselin-Boulanger, Réal Bossé, Guillermina Kerwin, Bryan Morneau, Sylvie Moreau et François Papineau // Maîtrise d'œuvre Jean Asselin // Accessoires et scénographie Jasmine Catusdal // Lumières Mathieu Marci

Billetterie. 514.521.4191

Tarif régulier 28\$ Étudiant 18\$

1945 rue Fullum, Montréal @ Frontenac // www.mimeomnibus.qc.ca

Passports-Théâtre Espace Libre Saison 2008-2009 En vente dès le 12 mai 2008

Montreal

Geisha sur pointes



JIM CALDWELL

AU MENU classique des Grands Ballets canadiens cette saison, le Houston Ballet vient présenter *Madame Butterfly*. Sur notre photo, les danseurs Barbara Bears et Simon Ball dans cette première œuvre intégrale chorégraphiée par le directeur artistique Stanton Welch, qui a redynamisé la compagnie depuis son arrivée en 2003. Deux ans après avoir proposé aux Montréalais sa version de *Giselle*, la plus grande troupe de ballet américaine rapplique avec sa production-vedette, un ballet en deux actes inspiré de l'opéra de Puccini. Leur visite s'inscrit dans une entente de réciprocité avec les GBC, qui participent aussi à la saison 2008 de la compagnie texane. *Madame Butterfly* raconte l'histoire de la geisha Cio-Cio-San, qui va jusqu'à contourner les conventions sociales et à renier sa famille pour vivre sa passion pour le cynique Pinkerton, un officier de la marine américaine. Un amour fatal qui s'est inséré dans l'imaginaire collectif à la manière d'un *Roméo et Juliette*. Au Théâtre Maisonneuve de la Place des Arts du 22 au 31 mai.

THÉÂTRE D'AUJOURD'HUI SAISON 2008-2009

40 ANS, TOUJOURS D'AUJOURD'HUI

WAJDI ASSOIFFÉS

SEULS MOUAWAD

RENÉ DANIEL

DUBOIS BOB BELLE DUBOIS SUZANNE

ANKY OU LA FUITE / OPÉRA DU DÉSORDRE

HÔTEL PACIFIQUE

LE BRUIT DES OS QUI CRAQUENT

CHRISTIAN LAPOINTE

NORMAND

CHAURETTE

LE PSYCHOMATON

ANNE-MARIE OLIVIER

THÉÂTRE D'AUJOURD'HUI SAISON 2008-2009

40 ANS, TOUJOURS D'AUJOURD'HUI

WAJDI ASSOIFFÉS

SEULS MOUAWAD

RENÉ DANIEL

DUBOIS BOB BELLE DUBOIS SUZANNE

ANKY OU LA FUITE / OPÉRA DU DÉSORDRE

HÔTEL PACIFIQUE

LE BRUIT DES OS QUI CRAQUENT

CHRISTIAN LAPOINTE

NORMAND

CHAURETTE

LE PSYCHOMATON

ANNE-MARIE OLIVIER

3900, RUE SAINT-DENIS, MONTRÉAL 514-299-2900

ABONNEZ-VOUS!

WWW.THEATREAUJOURD'HUI.QC.CA

L'AGENDA

L'HORAIRE TÉLÉ, LE GUIDE DEVOS SOIRÉES

Gratuit dans Le Devoir du samedi

LE DEVOIR

DANSE

L'histoire en mouvements

Le Ballet de Lorraine interprète Sullivan, Perreault et Fortier

FRÉDÉRIQUE DOYON

C'est à un véritable panorama de la danse moderne et contemporaine que nous convie le Ballet de Lorraine. Avec sa *Nuit des interprètes*, la troupe française de 30 danseurs a développé un filon riche: revisiter les pionniers de différentes époques à travers des œuvres courtes, mises en lumière par des

La troupe revisite les pionniers de différentes époques à travers des œuvres courtes, mises en lumière par des créations contemporaines

créations contemporaines. Cette fois-ci, ces pionniers et créateurs sont québécois, américains et français. L'œuvre chorégraphique de Françoise Sullivan, signataire du manifeste *Refus global* et fondatrice de la danse moderne au Québec avec Jeanne Renaud, revit depuis un an sur les scènes européennes grâce au Ballet de Lorraine. Ses danseurs, en visite pour la première fois au Québec cette semaine, reprennent les solos *Dédale* et *Black and Tan*, qui datent de 1948.

«J'ai été totalement ébloui par cette grande dame, cette grande jeune femme», confie le directeur général de la compagnie française, Didier Deschamps, qui a été mis en contact avec le répertoire moderne québécois par l'entremise du chorégraphe Paul-André Fortier, en tournée à Nancy en 2006.

«Il nous paraissait extrêmement intéressant de mettre l'accent sur cette période de l'histoire de la danse québécoise. Quand on pense aux pionniers, on pense aux Allemands et aux Américains, on ne sait pas qu'il y a eu une avant-garde ici, au Québec», note le directeur, qui a déjà mis au programme des pièces des fondatrices de la danse moderne Isadora Duncan et Martha Graham.

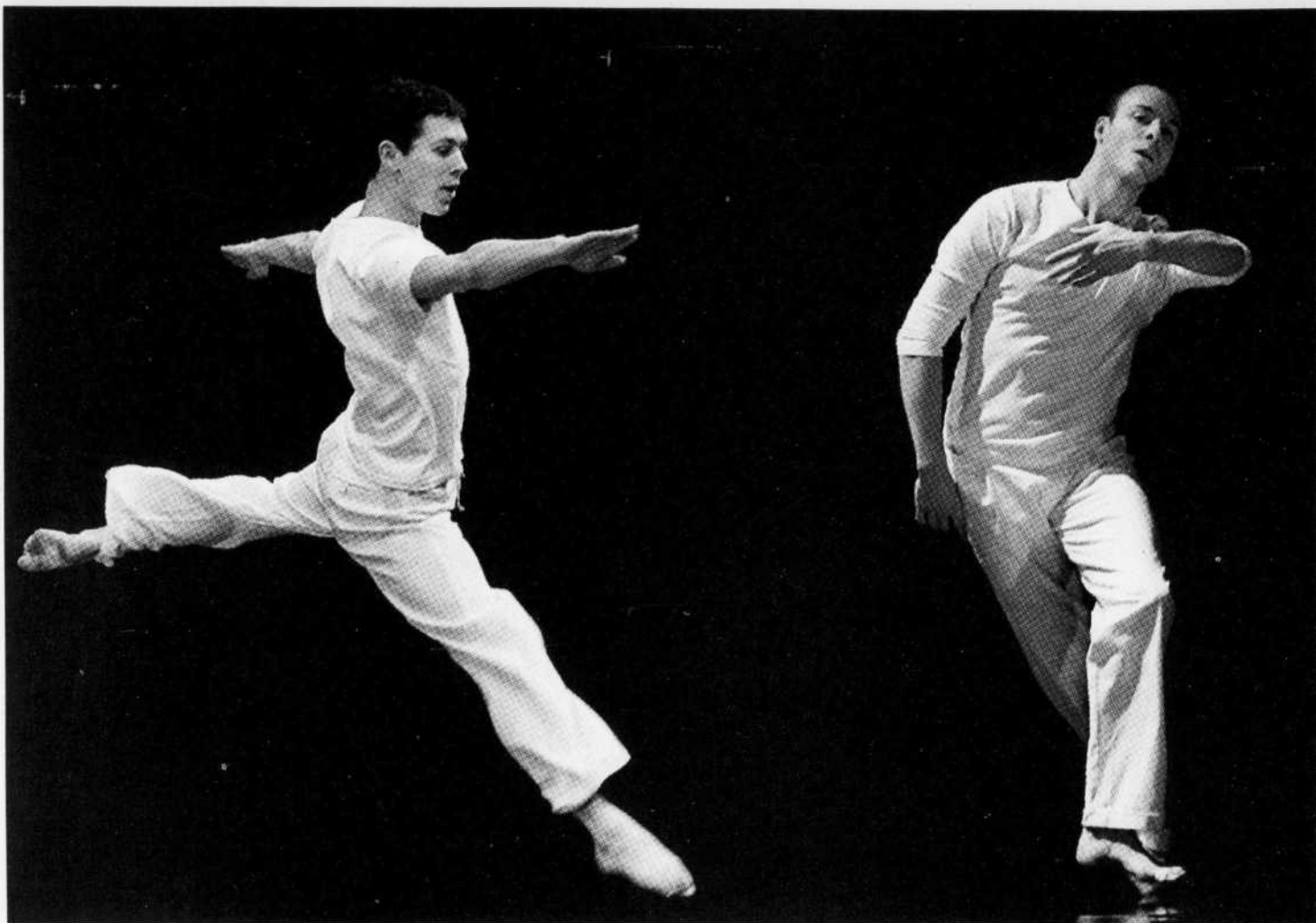
Il fallait attendre la visite d'une troupe française pour nous rappeler à notre propre modernité... Cette semaine, la compagnie incarnera aussi le répertoire d'un autre pionnier de chez nous, Jean-Pierre Perreault, en interprétant *Les Ombres dans ta tête* (1996). Une création toute fraîche de Paul-André Fortier complète le triplé québécois.

Le duo intitulé «-20 ° est volontairement assez lent et très froid», décrit au *Devoir* le chorégraphe. Ce sont deux corps très sculpturaux, très photogéniques, éclairés avec deux projecteurs vidéo, donc d'un bleu sur-naturel. Ça donne une impression de glace.» Après avoir signé la pièce de groupe *Spirale* pour la compagnie française, il a été invité à bonifier le programme de *La Nuit des interprètes*.

«Le Centre chorégraphique national [CCN] - Ballet de Lorraine a défini son identité à la fois comme une compagnie de création, avec des pièces nouvelles de chorégraphes d'aujourd'hui, mais, en même temps, il a aussi une mission de répertoire, en particulier du XX^e siècle, explique M. Deschamps. Ce qui nous intéresse, c'est la mise en perspectives des pièces marquantes de l'histoire de la danse avec des démarches qui sont celles d'aujourd'hui. On tourne depuis presque un an [avec ce programme] et toujours le public nous dit qu'une pièce comme *Dédale* aurait pu être créée aujourd'hui.»

D'une révolution à l'autre

Le parcours historique se poursuit de l'autre côté de la frontière avec *Break*, une pièce



LAURENT PHILIPPE

Deux danseurs des Ballets de Lorraine

de Meredith Monk, figure du postmodernisme à l'américaine. De *Refus global*, on passe au mouvement révolutionnaire du Judson Church Theater, collectif des années 1960 qui réunissait à New York des danseurs, des peintres et des musiciens, fomenteurs de *happenings* interdisciplinaires. Comme eux, Meredith Monk refusait de cloisonner les formes d'art. Chorégraphe, elle est aussi compositrice et chanteuse, à l'instar de Françoise Sullivan, peintre, sculptrice, danseuse.

«Elle illustre assez magnifiquement ce qu'était le mouvement de la Judson

Church, indique M. Deschamps. J'ai bien montré que la danse se rattache à des courants esthétiques qui dépassent la danse elle-même.»

Après les années 1940 et 1960, le Ballet de Lorraine aborde la petite révolution des années 1980. Pendant que les Perreault et Fortier se font l'écho de la nouvelle danse montréalaise, Dominique Bagouet, Mathilde Monnier et François Duroure incarnent la nouvelle danse française.

Du premier, mort prématurément en 1992, la troupe interprète *Une danse blanche avec Eliane*, qui pose les bases de l'écriture bagouetienne, découverte au Qué-

bec à travers le Festival international de nouvelle danse (FIND) avec *Le Saut de l'ange* en 1989. On verra aussi *Mama Monday, Sunday or Always*, quatuor sur des musiques de Bernard Herrmann et de Kurt Weill signé par le duo-culte Monnier-Duroure.

Voilà une autre filiation historique mise au jour par ce programme ambitieux puisque Monnier a pris le relais de Bagouet à la direction du Centre chorégraphique national de Montpellier et du Festival Montpellier Danse.

«On peut établir beaucoup de correspondances», aime rappeler le directeur à propos de cette *Nuit des*

interprètes concoctée pour le public d'ici.

Enfin, pour témoigner de la danse d'aujourd'hui, le Ballet de Lorraine livrera *Two*, un solo du Britannique Russell Maliphant, qui avait récolté le Prix du public québécois au FIND 2001.

Le Devoir

BALLET DE LORRAINE

Le 26 avril à la Rotonde de Québec
Du 30 avril au 3 mai à la Cinquième
Salle de la Place des Arts
Du 8 au 10 mai au Centre national
des arts d'Ottawa

DANSE DANSE

QUATRE-VINGT-DIX MINUTES DE DANSE À L'ÉTAT BRUT ET D'INSTINCT HUMAIN. ESPIÈGLE ET COMBATIF. DRÔLE ET CASSE-COU. C'EST L'ESSENCE DE SPIEGEL. MIROIR-REFLET DE LA COMPAGNIE ULTIMA VEZ, DONT LA PIÈCE CÉLÈBRE LES 20 ANS D'HISTOIRE.

(Le Devoir, 24 avril 2008)

ULTIMA VEZ

SAISON 2007 2008

DERNIÈRE CE SOIR

SPIEGEL WIM VANDEKEYBUS

24, 25, 26 AVRIL 2008

Théâtre Maisonneuve Place des Arts
514 842.2112 / 1 866 842.2112
www.pdq.qc.ca

Billets à partir de 22 \$

DANSEDANSE.NET

Renseignements supplémentaires et extraits vidéo

SLAGUE

L'histoire d'un mineur

Plus que 4 représentations
27, 28, 29 et 30 avril

Texte : Mansel Robinson
Traduction et interprétation : Jean Marc Dalpé
Environnement sonore : AYMAR
Mise en scène : Geneviève Pineault
Une création du Théâtre du Nouvel-Ontario présentée par le Théâtre de La Manufacture

du 15 au 30 avril 2008

Dalpé livre un monologue brûlant. [Il] réussit... magnifiquement à habiter le petit espace de la rue Papineau de son imposante présence. Geneviève Pineault... sert à merveille le texte et son interprète par une mise en scène tout en sobriété.

Alexandre Cadieux, Le Devoir

Jean-Marc Dalpé donne une performance qui impose le respect... impeccablement dirigé par la metteuse en scène Geneviève Pineault. L'environnement sonore de Aymar soutient les moments forts, sans trop en faire.

Josée Bilodeau, site Internet, SRC

Dalpé est grandiose... Un jeu sensible, tout en retenue, authentique... La mise en scène de Geneviève Pineault est extrêmement sobre... Tout est là pour mettre en valeur le texte de Mansel Robinson et la performance de Dalpé... Une pièce à voir absolument!

Isabelle Fleury, SRC-Ontario

LA PETITE LICORNE

RÉSEAU ADMISSION 4559, PAPINEAU - MONTRÉAL, QC
514.790.1245 ou www.theatrelallicorne.com
1.800.361.4595 514.523.2246

TNM

08/09

PLEIN LA VUE

Hydro Québec
GRAND PARTENAIRE DE LA SAISON 08/09

THÉÂTRE DU NOUVEAU MONDE

NEBBIA DANIELE FINZI PASCA / CIRQUE ÉLOIZE et TEATRO SUNIL

LE RETOUR HAROLD PINTER / Traduction RENÉ GINGRAS / Mise en scène YVES DESGAGNÉS

LE MARIAGE DE FIGARO BEAUMARCHAIS / Mise en scène NORMAND CHOUINARD

LA CHARGE DE L'ORIGINAL ÉPORMYABLE CLAUDE GAUVREAU / Mise en scène LORRAINE PINTAL

LE DRAGON BLEU ROBERT LEPAGE et MARIE MICHAUD / Mise en scène ROBERT LEPAGE

LA DÉRAISON D'AMOUR JEAN-DANIEL LAFOND et MARIE TIFO / Mise en scène LORRAINE PINTAL

ABONNEMENT / WWW.TNM.QC.CA / 514.866.8668

CULTURE

MUSIQUE CLASSIQUE

Karel Ancerl, l'homme libre

CHRISTOPHE HUSS

Le chef d'orchestre tchèque Karel Ancerl, mort à Toronto en 1973, reste une référence incontournable dans l'interprétation de la musique de son pays. Il aurait eu cent ans le 11 avril dernier.

On a évidemment beaucoup parlé du centenaire, le 5 avril 2008, du chef le plus médiatique du XX^e siècle, Herbert von Karajan. L'intense activité éditoriale autour de cet événement aura eu pour principaux effets la réédition de documents vidéo importants chez Deutsche Grammophon, la publication de l'intégralité des legs EMI en deux gros coffrets totalisant 160 CD, avec, à la clé, la revalorisation de son héritage enregistré avec le Philharmonia Orchestra.

Six jours après la naissance de Herbert von Karajan, le 11 avril 1905, naissait à quelques centaines de kilomètres de Salzbourg, à Tuscany en Bohême, un autre bambin qui marquera la vie musicale du XX^e siècle: Karel Ancerl.

Rétrospectivement, écrire un article sur Karel Ancerl présente un grand avantage par rapport à Herbert von Karajan. À la question, simple et éclairante, «dans quelles œuvres du répertoire symphonique l'interprétation de ce chef reste-t-elle une référence incontournable?», on a un peu de mal à répondre, s'agissant de Karajan. *Ein Heldenleben* de Strauss? Sans doute, mais il y a Kempe. *La Cinquième* de Beethoven? C'est très bien, mais avez-vous écouté Jochum-Berlin, Fricssay-Berlin, Maa-zel-Berlin?...

Avec Karel Ancerl, les réponses pleuvent instantanément: *Les Noces*, *Oedipus Rex*, *Le Sacre du printemps* (eh oui!) et *Petrouchka* de Stravinski, *Roméo et Juliette* de Prokofiev (si, si...), *Tableaux d'une exposition* de Moussorgski (écoutez pour voir...). *Ma patrie* de Smetana, la *Symphonie du Nouveau Monde* de Dvorák, et j'en oublie, par exemple les *Symphonies* n° 5 et n° 6 de Martinu ou la *Messe glagolitique* de Janáček!

L'homme blessé

Tout ou presque oppose Karajan et Ancerl. La carrière du premier s'est déroulée sous le feu des projecteurs; celle du second, derrière le rideau de fer. Le premier s'est empressé de s'inscrire au parti nazi en 1933 à Salzbourg pour favoriser sa carrière (engagement précoce qu'il a toujours cherché à cacher, évoquant une adhésion en 1935 lorsqu'il devint directeur général de la musique à Aix-la-Chapelle), alors que le second faillit laisser sa peau à Terezin, puis à Auschwitz, le camp de concentration où sont morts ses parents, sa femme et son fils. En 1959, quand Karajan, à la tête de l'Opéra de Vienne, du Philharmonia de Londres, du Philharmonia de Berlin, est déjà quasiment «dirac-

teur de la musique en Europe», Ancerl, devenu après-guerre chef de l'Orchestre philharmonique tchèque, reçoit des autorités politiques tchécoslovaques son premier «billet de sortie» pour une tournée avec son orchestre. Très prudemment, les pays visités seront l'Australie, la Nouvelle-Zélande, le Japon, l'Inde et l'URSS, où il dirige Richard Strauss, compositeur que les orchestres russes ne programment pas. Les États-Unis et l'Europe, centres de la vie musicale, attendront les années 60.

Pourtant, ce que fait Ancerl à Prague est miraculeux. Il parvient à cimenter l'héritage musical de son grand prédécesseur, Vaclav Talich, tout en reconstruisant l'orchestre, décimé par la guerre, dont le visage a complètement changé.

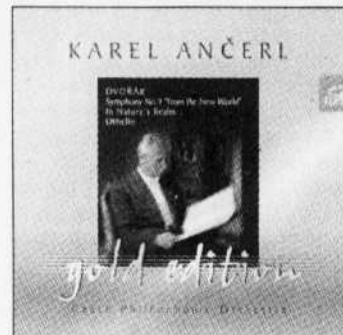
Karajan est jaloux et craint en pleine lumière, Ancerl est respecté, admiré, dans l'ombre. Son histoire avec ce qui redeviendra le plus bel orchestre de l'Europe de l'Est est une histoire d'amour, depuis qu'il a accédé à sa direction en 1950 (il déclarera plus tard: «*Ce fut un mariage heureux, pendant dix-huit ans nous nous sommes aimés*»). Rafael Kukelík ayant fui en Occident en 1948, Ancerl était en Tchécoslovaquie l'indiscutable *primus inter pares*.

Pourchassé par les nazis parce que son père était juif, l'homme, qui œuvra comme bûcheron et mineur entre 1939 et 1942 avant d'être interné, est cependant blessé, et il gardera de son calvaire pendant la guerre des séquelles et une santé fragile.

Vous étouffez-vous qu'un tel chef puisse être l'un des plus grands interprètes de la *Neuvième Symphonie* de Gustav Mahler?

La seconde mort d'Ancerl

À Prague, Karel Ancerl, qui avait été encouragé par Bruno Walter à devenir chef, effectue un travail phénoménal qui, documenté par l'étiquette discographique nationale, Supraphon, fait aujourd'hui encore notre admiration. Il renforce la singularité sonore de l'orchestre (les fameux bois tchèques) — qui ne mettra que quelques années à se disloquer à



la chute du Mur — et élargit le répertoire en faveur des grands compositeurs du XX^e siècle.

Son travail se caractérise, comme celui du chef allemand Rudolf Kempe, par un sens aigu de la lisibilité et de la transparence orchestrale. La culture sonore, qui mise évidemment sur la beauté et la singularité des vents, se démarque du tout au tout de celle de Karajan, arc-boutée sur des cordes dominantes.

La fusion des volontés de tous les musiciens dans le respect de leur singularité, voilà la racine du travail d'Ancerl. Il l'a dit lui-même en entrevue: «*L'orchestre est une collectivité. Il est composé de nombreuses individualités. Le premier travail du chef d'orchestre, à mon avis, consiste à souder cette collectivité, de façon à ce que tous ressentent, tous vivent de la même manière l'œuvre qu'ils interprètent. C'est la première étape de la véritable interprétation.*»

L'union dans le respect de la singularité, l'opposé du Klangkörper (corps sonore) allemand: c'est ce qui aurait fait de Karel Ancerl le chef idéal de l'Orchestre de Paris. Ancerl dirige d'ailleurs à Paris en 1968. Une tournée en tant que

chef invité l'amène ensuite aux États-Unis. Il est à Cleveland lorsque les chars soviétiques envahissent Prague.

En novembre 1968, le créateur et chef de l'Orchestre de Paris Charles Munch meurt subitement. Le nom d'Ancerl est évoqué pour lui succéder. «*Ancerl, c'est qui, ça?*» s'écrit un de ces glorieux édiles ministériels qui ont fait la «gloire» de la gestion de la musique en France depuis quarante ans. Paris nommera... Karajan, avec le fiasco que l'on sait. Ancerl, francophile comme Martinu, compositeur qu'il interprète si bien, est déçu, meurtri même. D'autant plus qu'il est apatride, ayant décidé de ne pas rentrer à Prague, pour protester contre l'invasion soviétique. De toute manière ses biens sont séquestrés.

L'Orchestre de Toronto lui avait offert un contrat dès 1968. Il y succède au jeune Seiji Ozawa. Tout construit, tout reconstruit. Il n'en aura pas la force et s'éteindra à petit feu en 1973, loin, si loin de chez lui...

Collaborateur du Devoir

KAREL ANCERL

L'étiquette Supraphon, distribuée au Canada par Gillmore, a réalisé depuis plusieurs années un travail phénoménal de réédition de l'intégralité de l'héritage discographique de Karel Ancerl. Achevée à présent, cette réédition compte 43 volumes et bon nombre de références.

Cinq essentiels (parmi bien d'autres...)

- Volume 1. Smetana: *Ma patrie*.
- Volume 24. Martinu: *Symphonies n° 5 et n° 6. Memorial à Lidice*.
- Volume 32. Stravinski: *Les Noces, Cantate, Messe*.
- Volume 4. Moussorgski: *Tableaux d'une exposition*.
- Volume 33. Mahler: *Symphonie n° 9*.

À paraître: un DVD très attendu avec l'interprétation de *Ma patrie* au Printemps de Prague 1968 (!), couplée au *Concerto pour violon* de Beethoven avec Henryk Szeryng.



MARC-ANTOINE CHARLEBOIS

Charles Perron, Pierre Fortin, Sébastien Séguin et Sylvain Séguin, de la formation Les Dales Hawerchuk.

Voici la contre-attaque

PHILIPPE PAPINEAU

Presque trois ans ont passé depuis la première attaque massive de la formation rock Les Dales Hawerchuk. Après une année de repos et de création, ils reprennent du service cette semaine, avec la parution de leur deuxième galette, *Les Dales Hawerchuk 2*, toujours réalisée par le leader de Galaxie 500, Olivier Langevin.

En entrevue au bout du fil, quelque part sur la route entre Montréal et Rimouski, le guitariste et chanteur Sébastien Séguin peine à calmer le reste du groupe, visiblement dissipé à l'arrière du camion de tournée. Pas étonnant, parce que les membres des Dales Hawerchuk, issus de Roberval, sont de bons vivants pour qui, visiblement, il n'y a pas mauvais moment pour s'amuser. A trois reprises, Sébastien interromp la discussion pour calmer son frère Sylvain Séguin, le batteur Pierre Fortin et le nouveau bassiste Charles Perron.

Débutée en 2005 comme un trip un brin adolescent, l'aventure musicale des «Dales» les a menés déjà bien loin. Leur premier disque, écoulé à près de 10 000 exemplaires, leur a permis de faire énormément de spectacles — 125 concerts et autant de soirées de «brosse» en environ un an — et de voir un de leurs clips tourner abondamment sur les ondes de MusiquePlus. C'est une performance fort honorable, surtout dans un marché aussi étroit que celui du Québec. «Après, on s'est effacés un peu», raconte Sébastien Séguin, «on était contents de se faire oublier, pour revenir aujourd'hui avec quelque chose de nouveau... pis de meilleur!»

Il est vrai que les Dales ont pris du galon sur ce deuxième disque. Techniquement, ils sont devenus de meilleurs musiciens, et leur musique est plus chargée, plus lourde, sans pour autant faire dans la dentelle. Du rock et quelques passages country qui brassent la compagnie, quoi.

L'apport du réalisateur Olivier Langevin (Galaxie 500, Fred Fortin) — qui a aussi fait le mix et la prise de son — y est certainement pour quelque chose. «On a eu un peu plus de temps de studio; alors, avec Olivier, on a essayé de pousser les chansons une coche plus loin. Il nous a aussi aidés dans les sons de guitares», explique Sébastien Séguin. *Tse, travailler avec Langevin, c'est comme avoir Claude Lemieux dans ton équipe en série: il marque des buts gagnants!*

Comme à son habitude, le grou-

pe a livré un disque dense et court, où l'on peut retrouver 16 chansons en environ 33 minutes. Notons également la présence sur *Les Dales Hawerchuk 2* de Vincent Peak (Grimskunk, Groovy Aardvark) et du violon de Mara Tremblay.

Nouveau bassiste

L'alignement des Dales Hawerchuk a été légèrement modifié lors de la saison morte, avec l'arrivée du bassiste Charles Perron, anciennement musicien avec Les Frères Cheminaud. Perron a remplacé Martin Bergeron, qui a dû choisir entre son travail d'ingénieur en pétrochimie et la musique corrosive des Dales. L'arrivée de Charles Perron, un ami de longue date des autres membres du groupe, semble les ravir. «*C'est un très bon bassiste, et le son qu'il a fitte très bien avec notre façon de jouer. En plus, il vient de s'acheter un gros ampli Ampex, ça que on l'aime encore plus!*», dit en rigolant le plus jeune des frères Séguin.

Ils ont beau faire les zouaves dans le camion, les Dales ont quand même vieilli, et ça se sent dans quelques textes de ce deuxième disque. *Suomp*, par exemple, contraste avec leurs chansons de beuverie. Les frères Séguin, qui écrivent les textes, y racontent l'histoire d'un ami qui quitte Montréal. «*On est bien avec nos chums, on est tous très proches, et quand il y a quelqu'un qui part, ça nous fait de la peine comme si on perdait quelqu'un de notre famille*», raconte Sébastien. *On a peut-être nos textes pas mal plus, on a essayé d'apporter ça ailleurs, tout en faisant du Dales Hawerchuk. On va vers de nouvelles avenues, où on n'aurait pas osé s'aventurer sur le premier disque.*

Le groupe a déjà plus d'une vingtaine de concerts à leur agenda, ce qui est de bon augure pour le reste de leur année. «*On va tout faire pour que le monde embarque*», assure Sébastien. Comme lancer leur album en pleines séries éliminatoires? «*C'est pas du marketing! On est ben contents que le Canadien soit en séries, mais il faut écouter les matchs en même temps qu'on fait des spectacles, et ça, c'est pas mal d'ouvrage!*»

Le Devoir

LES DALES HAWERCHUK 2
Les Dales Hawerchuk
Disques C4

■ Lancement au Diable vert, le 30 avril

BOUGE DE LA présente

Vieux Thomas et la petite fée

UNE CHOREGRAPHIE D'HELENE LANGEVIN
d'après un album-jeunesse de Dominique Demers, illustré par Stéphane Poulin

avec Audrey Bergeron, Ève Boissonnault, Guillaume Chauvinard, Audrey Juteau et Jean-François Légaré

Concepteurs: Linda Brunelle, Bernard Falaize, Martin Gagné, Richard Lacroix et Suzanne Trépanier
www.bougedela.org

Illustration: Stéphane Poulin

FESTIVAL PETITS BONHEURS

MAISON CULTURELLE ET COMMUNAUTAIRE DE MONTRÉAL-NORD
Samedi 3 mai, 14h00
514 328-5630

THÉÂTRE OUTREMONT
Dimanche 4 mai, 16h00
514 495-9944

SALLE ALBERT-DUMOUCEL
Dimanche 11 mai, 14h00
1 800 842-5794

LA TOHU
Samedi 17 mai, 13h30 et 15h30
514 376-8648

Du 2 au 11 mai 2008

Petits Bonheurs

À ne pas manquer...

Photo: L. Gmesch
Le Porteur, Théâtre de l'œil

Photo: Benjamin Struelens
Le Saut de l'ange, Théâtre Maât (Belgique)

Photo: Louise Lahaie
L'Homme Chopin et le petit tas de bois, Théâtre du Gros Mécano

Photo: Rollin Laforté
Vieux Thomas et la petite fée, Compagnie de danse Bouge de là

Le rendez-vous CULTUREL des TOUT-pETITS

Venez découvrir... 20 spectacles pour les tout-petits, 41 ateliers multidisciplinaires pour éveiller l'enfant à la création
8 conférences et rencontres pour les parents et les professionnels de la culture et de la petite enfance. I grande fête pour la famille le samedi 10 mai et plus encore...!

Billetterie et réservations : 514 872-7727
www.petitsbonheurs.ca

Montreal
Ville de Montréal, Service de développement culturel de la qualité du milieu de vie et de la diversité structurelle

Québec
Culture, Communications et Citoyenneté

Québec
Éducation, Loisirs et Sport

Québec
Ministère de l'Éducation du Québec et du Sport - Programme de soutien à l'écrit

Desjardins
Cahiers populaires de la région Est de Montréal
Cahier populaire Préfontaine-Hortelaga
Hortelaga-Monnoyeur
Saint-Michel

Conseil des Arts et des Lettres
Québec

Québec
Maison Culturelle et Communautaire de Montréal-Nord

CULTURE

En coulisse...

À vis aux amateurs des musiques concoctées par le violoniste Stéphane Grappelli: un de ses héritiers, Didier Lockwood, vient de lui consacrer un hommage sous la forme d'un album. Dans la dernière livraison de *Jazz Magazine*, Lockwood précise: «Hommage ne veut pas dire simple coup de chapeau. J'ai voulu ménager des surprises, trouver certains décalages. Ainsi, la participation de Bireli Lagrène se fera au violon tandis que, sur le même morceau, j'utiliserai pour ma part une mandoline électrique.»



Les amateurs de jazz savent certainement que le contrebassiste Milt Hinton était également un sacré photographe. Et comme l'homme a joué avec les Lester Young, Coleman Hawkins, Branford Marsalis et qu'il a vécu longtemps (90 ans), il a pris des quantités de clichés. Et alors? La Vanderbilt University Press vient de publier un album de 260 de ses portraits en noir et blanc. Le titre? *Playing the Changes*.

Le Jazz at the Lincoln Center Orchestra que dirige Wynton Marsalis va faire une tournée aux États-Unis et au Canada. Espérons qu'il s'arrêtera dans les environs. Parce que... parce que le nombre de big bands se compte sur les doigts d'une main amputée de deux doigts. Bref, le grand orchestre est devenu aussi rare que l'or ou le diamant. C'est au choix.

La dernière livraison du magazine *Down Beat* consacre tout un dossier au quartet de Branford Marsalis, au quartet formé uniquement de battants. Il y a également un long article sur le plus vieux des vieux bluesmen: Honeyboy Edwards. Il est aussi question de Return to Forever, de Bud Shank et des affiches

de la ribambelle de festivals de jazz qui se tiendront cet été.

Au cas où vous auriez raté le show que le saxophoniste Dave Liebman, un autre vétéran des groupes de Miles Davis, donnait hier soir au Upstairs, vous pourriez vous reprendre ce soir. Petit conseil, si cela vous dit, il serait préférable de réserver en appelant le 514 931-6808.

Les passionnés par le travail du prolifique John Zorn seront heureux d'apprendre qu'un nouvel album de sa formation Bar Kokhba vient d'être mis en marché. Le titre? *Lucifer: Book Of Angels, Volume 10*. Le groupe est formé de Cyro Baptista aux percussions, de Joey Baron à la batterie, de Greg Cohen à la contrebasse, de Mark Fieldman au violon, d'Erik Friedlander au violoncelle et de Marc Ribot à la guitare. Zorn conduit et compose.

Encore des nouvelles de Zorn. En compagnie de Lou Reed et de Laurie Anderson, Zorn a enregistré un CD pour venir en aide au club The Stone. En effet, tous les bénéfices iront aux animateurs de ce club. Disponible seulement par l'entremise de Downtown Music Gallery et de Tzadik, la compagnie fondée par Zorn.

Le nouveau Duke Robillard sera bientôt en magasin. Comme d'habitude, l'excellent label Stony Plain a produit le tout. À noter qu'aux complices habituels de ce fin guitariste, de ce digne héritier de T-Bone Walker, s'est joint le saxophoniste Scott Hamilton. Le titre? *A Swingin' Session With Duke Robillard*.

Serge Truffaut



Une petite merveille signée Grossman

Dans *I'm Confessin'*, le saxophoniste s'est appliqué méticuleusement à décortiquer les trucs et les styles de ses aînés... pour mieux s'en démarquer

SERGE TRUFFAUT

Le saxophoniste Steve Grossman est une anomalie. Il se pourrait fort bien que cette singularité ne soit pas de son fait mais plutôt celle de son agent ou de son producteur, ou encore du distributeur. Toujours est-il qu'une petite merveille enregistrée en 1992 est depuis peu disponible. Enfin... ce n'est pas tout à fait exact. Soyons-le.

Il y a eu, on a lancé une OPA hostile à l'instant où l'on a découvert dans les bacs du disquaire l'album *I'm Confessin'* sur étiquette Dreyfus, que Sony/BMG redistribue depuis 2007. On précise l'identité du distributeur parce que des disques du même homme réalisés pour la même étiquette ont été acheminés à leur point de chute par Koch International. On pense à *Inner Circle*, dont il sera aussi question aujourd'hui. Reprenons.

Steve Grossman a ceci de très particulier qu'il a fait les choses à l'envers. Pas dans le sens contraire de l'endroit mais bien dans le sens... comment dire? Contraire à la progression du temps. Bon, là on s'est mélangé dans ses pinces. En clair, Grossman lorgne derrière lui. Il remonte l'histoire après avoir été à l'avant-garde. En fait, il a un parcours assez semblable à celui d'Archie Shepp.

Voilà, ses débuts sur disque, Grossman les a faits au côté de... Miles Davis. Il avait 18 ans à peine. Il remplaçait nul autre que Wayne Shorter. C'était pour *Big Fun* en 1969. C'était pour le Miles converti au tout électrique, à la fusion, au jazz-rock, au pesant, au fort en volume. Au cours de l'année suivant la publication de cet album, Grossman est devenu un membre régulier du quintet de l'homme aux doigts d'or.

Solide amitié

C'est après ce passage que le parcours du saxophoniste véloce devient intéressant, qu'il pique la curiosité. Car au lieu de coller à une esthétique alors en vogue, au lieu de rejoindre la cohorte des insupportables Spyro Gyra, Return



SOURCE DREYFUS JAZZ

Grossman lorgne derrière lui. Il remonte l'histoire après avoir été à l'avant-garde.

Forever et autres Deodato, il s'est installé sur un territoire qu'il avait peu fréquenté. Celui qu'avait défriché Dexter Gordon, John Coltrane et Sonny Rollins. Pour mener cette nouvelle aventure, il s'était fait engager par le batteur Elvin Jones.

Après du bateleur personifiant la puissance, Grossman s'est appliqué méticuleusement à décortiquer les trucs et les styles de ses aînés, pour évidemment s'en démarquer une fois cette opération achevée. Cela lui prit passablement de temps. Et ce, non pas parce que l'homme n'était pas doué, mais tout bêtement parce qu'il fut aux prises avec ces problèmes que l'on qualifie de personnels.

Toujours est-il qu'après un long hiatus, Grossman s'est signalé à nous en compagnie d'un de ses vieux amis ayant accompagné... Yvon Deschamps! Il s'agit du merveilleux pianiste montrealais Fed Henke. Les plus vieux se souviennent certainement qu'avec le guitariste Fred Henke et le trompettiste Kevin Dean, Henke fut la cheville ouvrière du 2080 de la rue Clark, transformé après sa ferme-

ture en Café Sarajevo. C'est d'ailleurs au 2080 que Grossman fit sa première apparition montrealaise en tant que chef de bande.

Cette longue, donc solide amitié entre le saxophoniste et le pianiste est à l'origine de ce *I'm Confessin'*. C'est eux qui ont invité le contrebassiste Reggie Johnson et l'immense Jimmy Cobb, batteur de *Kind Of Blue*, des frères Adderley et de mille et une sessions. Pour bien marquer le coup, ou plutôt pour plaire à l'amateur de la note bleue, Grossman avait demandé à un maître ancien de se joindre à eux.

De qui s'agit-il? Harold Land, le ténor trop méconnu même s'il est apprécié. Tout le monde l'aura compris, l'objectif de cet enregistrement consistait à écrire un chapitre dans l'histoire des duels. Ceux de Gordon avec Teddy Edwards ou Wardell Gray, ceux de Johny Griffin avec Eddie Lockjaw Davis, ou encore de Gene Ammons avec Sonny Stitt.

À la différence des combats nommés, celui de Grossman et Land se caractérise par le goût de l'économie du second et par le



phrasé tendu du premier. Par leurs affinités pour les ballades et aussi par le respect fait plus d'admiration que de politesse de Grossman pour son aîné. Pour l'énorme boulot que Land avait accompli entre Seattle et San Diego en passant par San Francisco et Los Angeles.

Fait à souligner deux fois plutôt qu'une, *I'm Confessin'* comprend deux pièces de Thelonious Sphere: *Let's Cool One* et *San Francisco Holiday*. Deux morceaux du génie désarticulé du jazz décliné sur le long, le temps long. Un régal! Comme l'est également leur interprétation de *Born To Be Blue*.

Si d'aventure vous souhaitez vous procurer *I'm Confessin'* mais qu'il n'y en a pas de copie en magasin, sachez que vous pouvez le commander. Cela étant, s'il n'y a pas de *I'm Confessin'* mais qu'il y a par contre *Inner Circle* de Grossman avec le pianiste Michel Petrucci, n'hésitez pas de ce chef-d'œuvre fait surtout de ballades, que Dreyfus Jazz avait publié en 1999.

Le Devoir

Il s'agit de la scène Moment/homme

Ensemble contemporain

Tangente

www.tangente.qc.ca

1150 de la rue de la Loi, 1000

Ils une pièce de Frédéric Marier

1, 2, 3 mai à 19h30, 4 mai 2008 à 16h

Précédé de ICARE (FURIES, Déta 2/24) un court-métrage de Estelle Clareton

Billetterie : 514 525 1500

www.tangente.qc.ca

Ce soir à 19 h 30

Dernière représentation

4353, rue Ste-Catherine Est

en codiffusion

SALE FRED BARRY

THEATRE DENISE-PELLETIER

Du Théâtre avec un grand T. Une pièce lumineuse.

Élise Giguère, Voir estrée

Dragon bleu Dragon jaune

Tout est mise en scène Patrick Quintal

Sur scène: Jean-François Blanchard, Sylvie Marchand, Vladana Milicevic, Alexia Roy

Musiciens: Julie Béchard, René Béchard

Concepteurs: René Béchard, Louis Hudon, Marcellie Hudon, Mathieu Marclil

www.doubleje.ca

www.denise-pelletier.qc.ca

Billetterie 514 253-8974

514 790-1245

ADMISSION.COM

LE DEVOIR.com

Bonjour!

Venez en PDF du journal (3,95 \$)

Aviez-vous profité de vos 25 articles gratuits de mai-juin?

Accédez à votre profil en tout temps

Faites vous-même vos transactions en ligne.

Abonnements, renouvellements, changements d'adresse, arrêts temporaires, etc.

Rapide, simple et efficace!

LE DEVOIR

LA 38^e SAISON

08 09

LE THÉÂTRE DU TRIDENT

MARIE DE L'INCARNATION OU LA DÉRAISON D'AMOUR

Jean-Daniel Lafond/Marie Tifo

TABLEAU D'UNE EXÉCUTION

Howard Barker

LE DRAGON BLEU

Robert Lepage/Marie Michaud

L'ASILE DE LA PURETÉ

Claude Gauvreau

LA NUIT DE VALOGNES

Eric-Emmanuel Schmitt

Direction artistique Gill Champagne

5 pièces à compter de 75\$

1-877-643-8131

Grand Théâtre de Québec

letrident.com

Robert Lepage

LE DRAGON BLEU

L'AGENDA

L'HORAIRE TÉLÉ, LE GUIDE DE VOS SOIRÉES

Gratuit dans Le Devoir du samedi

LE DEVOIR

DE VISU

Jouer à cache-cache

La peintre Marie-Claude Bouthillier propose une réflexion sur la représentation et la peinture elle-même

APPARITIONS

Marie-Claude Bouthillier
Centre d'art et de diffusion Clark
Jusqu'au 17 mai

MARIE-ÈVE CHARRON

La nouvelle production de la peintre Marie-Claude Bouthillier tient dans une tension habilement maintenue. L'artiste continue, sur le plan du faire, de travailler la surface de la toile tout en approfondissant une réflexion sur la représentation et la peinture elle-même.

Dans *Apparitions*, une nouvelle direction semble se confirmer, sans que les travaux antérieurs soient oubliés. Vient en effet à l'esprit les autres œuvres, l'inventaire de motifs abstraits et de formats variés de support, les paysages façonnés par la répétition obstinée des initiales «mcb» et les silhouettes de personnages féminins, autant de modalités d'autoreprésentation, d'écriture de soi et de l'impossibilité d'un tableau définitif.

Chez Clark toutefois, l'artiste file de manière plus serrée un thème déjà pressenti dans son travail, à savoir l'affirmation de l'opacité de la peinture qui cherche à représenter.

L'exposition prend en charge cette démonstration dans une suite de tableaux à lire de la gauche vers la droite.

Il y a en effet un point initial à la démonstration. Une évidence, d'abord, que rappelle Marie-Claude Bouthillier avec *Petite toile a* et *Petite toile b*. Cette désignation alphabétique énonce un point d'origine. Les tableaux montrent respectivement un motif de prédilection de l'artiste, la grille. Des grilles molles qui se superposent grossièrement à la trame du support laissé vierge, autre composante du vocabulaire de l'artiste.

Le motif de la grille revient dans la toile suivante, mais pour faire voir

une figure humaine. Dans *L'homme invisible rendu visible par ses bandages mêmes*, Bouthillier fait du motif de la trame, tracé à l'encaustique, la condition pour faire «apparaître» une image qui évoque un personnage de fiction caractérisé, justement, par sa transparence. Bandé comme s'il était blessé, il se fait voir. Le problème de sa vulnérabilité est posé lorsque celle-ci fait image.

Le support comme interface

En allant puiser dans une référence populaire, c'est pourtant à un problème de la culture savante que se mesure Bouthillier. La recherche ou la négation de la transparence du médium, du support physique, est un lieu commun de l'histoire de la peinture. Bouthillier choisit de montrer le support comme une interface, celle-ci impossible à nier, la faille en quelque sorte de la représentation, ainsi obligée d'affirmer ses limites et son altérité.

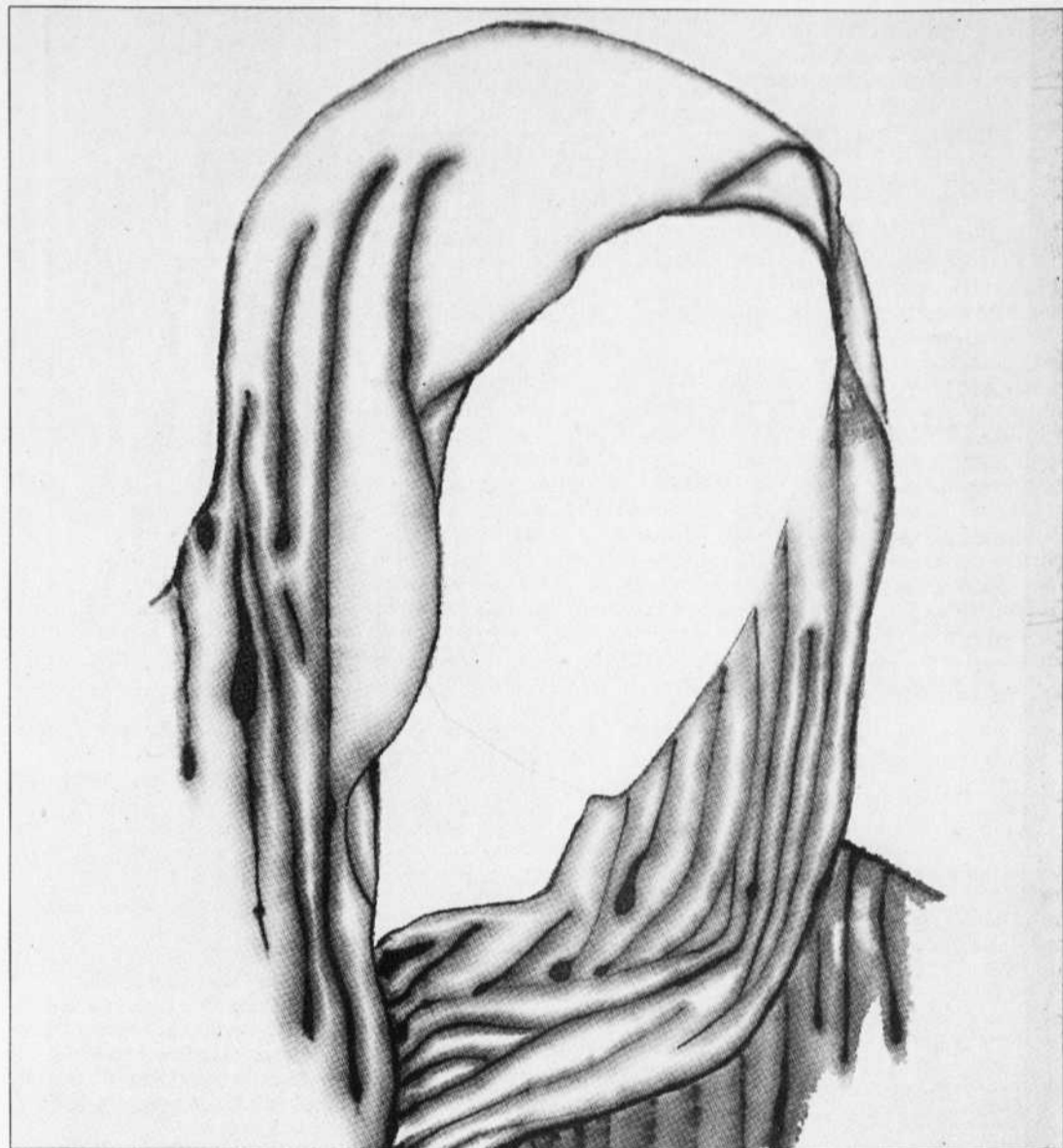
Les autres tableaux poursuivent cette exploration, empruntant librement aussi dans d'autres conventions picturales, comme avec le motif du drapé et de la Vierge. *L'Origine du monde* entremêle une référence au célèbre tableau de Courbet montrant un sexe féminin et le drapé bleu de la Vierge. Sans visage, le drapé enserre plutôt une béance désignant à la fois ce qui est impossible à représenter ou à atteindre, l'origine et la genitalité féminine, et le support du tableau qui est le théâtre de l'illusion. La surface est impénétrable; le drapé encadre le trou, confirme qu'il n'y a rien derrière, que ce n'est pas un voile dissimulant une vérité. La toile est déshabillée.

Il y aurait lieu de revenir sur la symbolique de l'iconographie religieuse et dévote que les motifs du drapé, du voile et de la blessure contiennent, symbolique d'ailleurs savamment étudiée, par exemple, par les historiens de l'art Daniel

Arasse et Léo Steinberg. Cependant, il faut convenir ici que Bouthillier semble préférer une approche ludique et perceptuelle de la chose.

L'artiste s'ingénie à mettre en tension la planéité de la toile et l'impression d'une troisième dimension, par exemple avec un motif à pois en aplat juxtaposé à un drapé doté de profondeur illusoire. Ces effets sont alimentés grâce à la technique de l'artiste, qui exploite le dessin et continue d'imbiber les pigments dans la toile avec laquelle ils font corps.

Devant *Tit Face*, parmi les plis du drapé de la Vierge, le regard finit par déceler un visage simiesque qui semble se moquer de nous, cherchant à voir à travers les replis. Bouthillier surenchérit avec un dernier tableau, *La Visite*, où, non, ce n'est pas l'Esprit saint qui se manifeste, mais une soucoupe volante. Croire, c'est peut-être le fond du problème que cherche à évoquer l'artiste. Comme pour un saint Thomas incrédule, voir ne permet pas de vérifier; il faudrait toucher pour y croire.



PAUL LITHELAND

Collaboratrice du Devoir L'Origine du monde, de Marie-Claude Bouthillier

Eduardo Rodà Espace de protection

mini-rétrospective

GALERIE BERNARD

3926 rue Saint-Denis, Montréal (Québec) H2W 2M2, Tél.: (514) 277-0770
mercredi 11h-17h jeudi-vendredi 11h-19h samedi 12h-17h www.galeriebernard.ca

JEAN-SÉBASTIEN DENIS ET MAX WYSE

Jusqu'au 3 mai

GALERIE SIMON BLAIS

www.galeriesimonblais.com 514 849-1165

Mosaïque d'Europe

-100 PHOTOS
DANIEL RENAUD

À L'ESPACE ARS LONGA
2320 MT-ROYAL EST
2 AU 6 MAI 2008

Vernissage - 2 mai - 16h à 20h
3 au 5 mai - 12h à 20h
6 mai - 12h à 16h



EN BREF

10^e symposium Derouin

Le Symposium international d'art in situ que la fondation de René Derouin présente sur ses terres à Val-David en sera à sa dixième édition l'an prochain. Et il s'annonce encore plus gros, avec l'aménagement de nouveaux sentiers et de cinq autres agoras. C'est ce que la Fondation Derouin annonçait cette semaine. Pascale Beaudet, commissaire indépendante, a été invitée à mettre sur place l'événement. Sous le titre de *Chemins et tracés*, sa sélection unira multimédia et nature, voyages réels et imaginaires. Rappelons que ce symposium se caractérise pour prendre place dans un boisé, légèrement aménagé au fil des ans par René Derouin. Le prochain, le 10^e donc, aura lieu à l'été 2009. — *Le Devoir*

Projets sur viaduc

Le viaduc Van Horne, mur de projections nocturnes? Cette structure en béton qui unit, ou défigure, c'est selon, le Mile-End et la Petite-Patrie? Et pourquoi pas, puisque c'est

à ses pieds que le centre Dare-Dare a trouvé refuge depuis déjà, bientôt, deux ans. L'événement proje(c)t(ion)s urbain(e)s est en tout cas un autre de l'hétéroclite programmation conçue dans ce « parc sans nom » entre les rues Saint-Laurent et Clark. Trois groupes universitaires, nommés ateliers de conception, ont exploré le potentiel artistique du viaduc et de ses alentours. Cette soirée « d'imagination » a lieu mardi, dès 20 h 30 (www.dare-dare.org). Notons par ailleurs que le centre Dare-Dare a appris cet hiver qu'il devra se reloger, l'arrondissement Plateau-Mont-Royal devant reprendre possession du parc à la fin juin. — *Le Devoir*

Les beaux détours

CIRCUITS CULTURELS

ARTS VISUELS ET MUSIQUE

8 juin - l'exposition GLENN GOULD PLURIEL à Gatineau,

28 juin - LE LOUVRE à Québec,

5 juillet - LE FESTIVAL DE LANAUDIÈRE,

puis le Festival de TANGLEWOOD, MARLBORO...

www.lesbeauxdetours.com (514) 352-3621 En collaboration avec Club Voyages Rosemont

Éden



En référence au jardin paradisiaque dans lequel vivaient Adam et Ève, des arbres peints forment une forêt qui entoure les visiteurs. Bien que leur rendu soit réaliste, les teintes que leur accorde Nicolas Grenier produisent un effet virtuel. De véritables pommes, symboles du fruit de la connaissance du bien et du mal, se trouvent dans un état de décomposition avancée et sont couvertes des mêmes coloris irréels que les autres œuvres puis déposées dans la pièce. Un des tableaux laisse voir deux arbres presque identiques, abordant la thématique des manipulations génétiques et de l'influence de la technologie sur les êtres vivants.

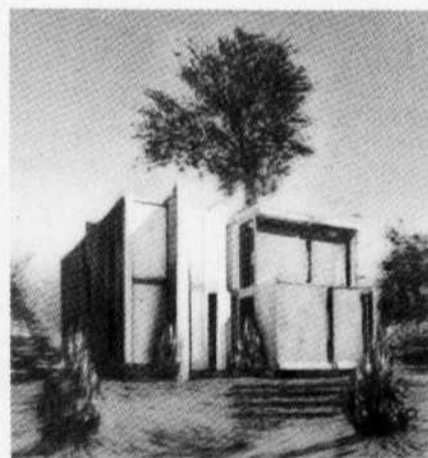
Une autre pièce de l'exposition propose un étalage de spécimens humains à l'apparence dénaturée de par leur carnation artificielle et phosphorescente, leur nature asexuée et leurs anomalies parfois inquiétantes. Ces personnages questionnent les effets de l'intégration des avancées biotechnologiques actuelles dans une société de consommation axée sur la performance et l'optimisation telle la nôtre. La phosphorescence du pigment des pièces de Grenier cite le travail de l'artiste Eduardo Kac qui en 2000, créa par manipulations génétiques un lapin phosphorescent, ce qui anima plusieurs débats tant sur les limites de l'art.

Grenier exploite les propriétés matérielles de son spectre coloré à travers une série de tableaux abstraits en référence directe aux couleurs des écrans d'ordinateurs. L'artiste confirme ainsi l'utilisation de ces teintes en tant que symboles de l'univers virtuel, d'un monde qui prend chaque jour davantage de place dans la sphère réelle...

Extrait d'un texte de Geneviève Lafleur

Nicolas Grenier

Du 29 mars au 4 mai, 2008

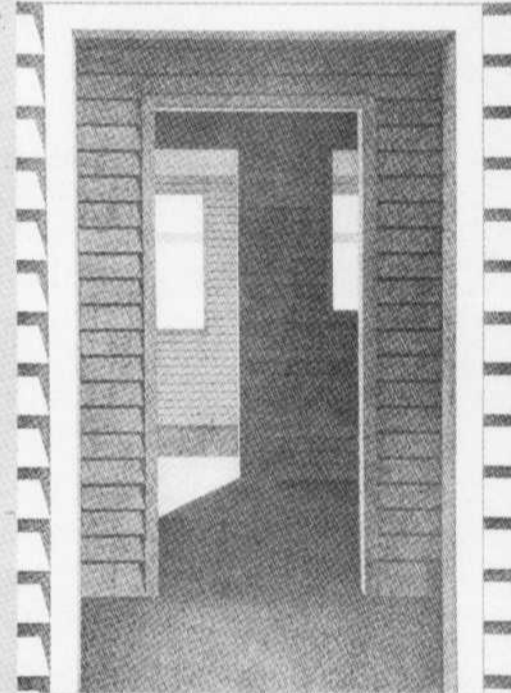


5826 St-Hubert
(514) 933-0711
www.artmur.com

Art
MUR

EMILIO SANCHEZ

(Camaguëy, Cuba 1921 - New York 1999)



Beaux-arts des Amériques

COLLINS LEFEBVRE STONEBERGER

4928 rue Sherbrooke Ouest

www.collinslefebvestoneberger.com

Prix François-Houdé 2008 Concours s'adressant aux jeunes créateurs en métiers d'art

Ouvert aux jeunes artisans professionnels pour leur apport original à l'exercice d'un métier d'art relié à la transformation du bois, de la céramique, du cuir, des métaux, du papier, des textiles, du verre ou de toute autre matière.



Le prix comprend:

- une bourse de 3 000 \$ offerte au lauréat;
- une exposition des œuvres du lauréat et des finalistes;
- l'acquisition, par la Ville de Montréal, d'œuvres ou d'objets choisis parmi les créations des finalistes.

Date limite d'inscription : le 15 mai 2008 avant 17 h

Renseignements et formulaire d'inscription :

www.metiers-d-art.qc.ca

ville.montreal.qc.ca/culture/prixfrancoishoude

Conseil des métiers d'art du Québec :

Jennifer Potvin, 514 861-2787 #322

Ville de Montréal : Normand Biron, commissaire

Prix d'excellence et Relations culturelles internationales,
514 872-1160

MONTREAL
METROPOLE
CULTURELLE

Montréal

Oma

CULTURE

EXPOSITIONS

Mariages forcés, souvent heureux

INTRUS

Musée national des beaux-arts du Québec
Parc des Champs-de-Bataille,
Québec
Jusqu'au 12 octobre

JÉRÔME DELGADO

Mariages forcés, mais réussis, l'exposition *Intrus* qu'inaugurait cette semaine le Musée national des beaux-arts du Québec (MNBAQ) en célèbre une tonne. En insérant 24 œuvres contemporaines parmi sa collection permanente, le MNBAQ propose de (re)visiter ses salles, voire l'histoire de l'art, d'une manière à la fois instructive et ludique.

Même si l'exercice plaît, faisant sourire ici, sursauter là, il peut susciter un certain malaise. Visite-t-on les musées en dehors des expos temporaires et des coups médiatiques que peuvent être les *Picasso érotique* et autres *Rodin* de ce monde? Quel destin pour les œuvres institutionnalisées, cimentées dans une collection?

Comme d'autres établissements en Europe ou ici — le Musée des beaux-arts invitait Nicolas Baier en 2006 à insérer ses photos un peu

partout —, le MNBAQ cherche à créer l'événement autour de salles peu fréquentées.

Autre interrogation, particulière au musée de Québec du fait de son titre, du sous-titre «*Vingt-quatre créateurs contemporains s'introduisent au Musée!*»: l'art contemporain serait-il inhabituel à un musée des beaux-arts qu'il est un «intrus», quelqu'un à ne pas inviter? Ces artistes se sont «introduits»; soyez patients, d'ici quelques mois, ils seront chassés.

De tout acabit

Certaines œuvres mériteraient pourtant d'y rester. *Baptism*, de Carlos et Jason Sanchez, scène religieuse et contemporaine, est de cet ordre, avec comme voisins *Incrédulité de saint Thomas*, de Théophile Hamel, et *Le Baptême du Christ*, de Jean-Baptiste Roy-Aubry, deux œuvres du XIX^e siècle. Trait d'union entre ces deux moments du christianisme, entre ces gestes de souffrance et de rédemption, la photo des Sanchez semble avoir été conçue pour être là.

De tout acabit, mais très peu de peintures, les œuvres ont été disséminées dans les sept salles de la collection permanente. Chaque regroupement, de deux à cinq



SOURCE MUSÉE NATIONAL DES BEAUX-ARTS DU QUÉBEC

Mirroring the Musée, d'Adad Hannah, un vidéogramme sonore.

pièces, prend la forme de mini-expos thématiques. Signée Mélanie Boucher, *Intrus* offre plus qu'une confrontation anachronique. Ce sont des mariages forcés, oui, mais dont se nourrissent les envahisseurs et les envahis, pour reprendre les termes de John Porter, (encore) directeur à Québec.

Parmi les bons coups, soulignons *L'imitée* de Manon Labrecque, ancêtre dans l'histoire du portrait. Ou le crâne de David Almejd, élément inusité des masques de Pellan qui lui font face.

L'œuvre emblématique de l'expo,

Mirroring the Musée, d'Adad Hannah, seule à avoir été conçue pour l'occasion, est une fascinante mise en abyme du musée-espace, du musée-concept. La vidéo (deux, en fait) prend le thème de l'intrus à la lettre, autant en jouant au camouflage qu'en stimulant la multiplication des regards. Hannah, qui a déjà maintes fois exploré le musée comme lieu de création, trouve encore moyen de surprendre, tout en restant fidèle à sa manière (personnages immobiles, léger tremblement de l'image). Le corpus visité ici, pourtant assez hétéroclite entre tradition et modernité, ne pouvait mieux être servi. Même les absents, comme le bronze d'Alfred Laliberté retiré pour faire place à la pièce contemporaine, sont... remarquables.

Pas très loin, Daniel Olson joue aussi les apparences. Son *Love and Reverie*, vidéo sonore mimant *L'Enfant au pain* d'Ozias Leduc, côtoie naturellement un tableau du même Leduc.

Dans la salle consacrée aux monstres modernes du Québec,

Massimo Guerrera fraternise passablement bien avec les sculptures en place, notamment des Louis Archambault. Pourtant, ses objets, issus du projet Darboral, ne trônent pas sur un piédestal. Guerrera, papa québécois de l'art relationnel, créateur matérialiste? Et pourquoi pas.

La confrontation, ailleurs, est davantage de l'ordre de la discordance. D'échelle, comme les minuscules figurines de Catherine Sylvain titillant les pièces religieuses de François Baillairgé. De réalisme, comme le personnage obèse d'Alain Benoit, dont la posture cambrée et hagarde répond à la glorification de Dollard des Ormeaux. Remarquez qu'ici, dans cette salle dédiée à l'histoire du Québec, ou ailleurs, la sculpture grandeur nature de Benoit aurait eu le même effet: on la prend pour un véritable visiteur.

L'écho contemporain demeure cependant, plus d'une fois, trop littéral ou... pas assez. Les œuvres qui accompagnent *L'Hommage à Rosa Luxemburg* de Riopelle demeurent

collées à son bestiaire. Dans la salle d'art inuit, c'est tout le contraire, l'insertion ne s'adresse pas à une pièce en particulier, ni même à l'ensemble exposé. Elle parle de la précarité de notre environnement, dont les régions nordiques sont les premières à l'éprouver.

Mise en espace trop appuyée (dans le cas du vidéogramme de Bettina Hoffmann) ou installation totalement coupée de son entourage (la pourtant dérangeante *Le Jeu chinois* de Catherine Bolduc), les propositions neissent pas des rapports toujours intimes.

Malgré ses faiblesses, *Intrus* pousse le visiteur, qu'il parcourt ces salles pour la première fois ou qu'il soit indifférent à l'art contemporain, à se poser des questions. A mieux regarder. Pourquoi ça là? A quoi bon? demande même Karlee Fuglem, dont les phrases presque invisibles sont à découvrir dans la salle inuite. Intervention murale à effet réversible. Et si l'intrus, c'était nous?

Collaborateur du Devoir

24 JUILLET AU 3 AOÛT 2008

LES FRANCOFOLIES DE MONTREAL

BILLETTS EN VENTE AUJOURD'HUI DÈS 10h!

Plus d'une cinquantaine de spectacles dont:

Les Événements FUSION Théâtre Maisonneuve PdA, 20h

Véronique Sanson 1 ^{re} partie: Catherine Major France Samedi 26 juillet	Michel Fugain Carte blanche à Michel Fugain avec Daniel Lavoie, Véronique Sanson et autres... France Dimanche 27 juillet	Victoria Abril Espagne Mardi 29 juillet
---	--	--

Nicola Ciccone Mercredi 30 juillet	Chloé Sainte-Marie Dernière de la tournée <i>Pate-moi</i> jeudi 31 juillet	Richard Séguin Vendredi 1 ^{er} août
--	---	--

Félix L'homme de paroles

Une célébration en paroles et musiques, sous la direction de Dominic Champagne

Samedi 2 août

Création inédite pour les 20 ans des Francos

MUTANTÈS
PIERRE LAPOINTE
mise en scène: Claude Poirant

31 juillet: 20h
1^{er} août: 20h
2 août: 18h et 21h30
Salle Wilfrid-Pelletier, Place des Arts

Tout en chanson LA PRESSE en collaboration avec MTV Pavillon Magique, 20h30

Thomas Dutronc

En primeur!

4 soirs!
du 20 juillet au 2 août
Pavillon magique, Parc des festivals

Les Nuits focus Métropolis, 21h

Eric Lapointe Vendredi 25 juillet	Catherine Ringer Samedi 26 juillet	Tiken Jah Fakoly Dimanche 27 juillet
---	--	--

Omnikrom - Swinhels James Deano Mercredi 30 juillet	Camille jeudi 31 juillet	Amadou et Mariam Vendredi 1 ^{er} août	Tricot machine Samedi 2 août
---	------------------------------------	--	--

Tendances Club Soda, 19h

Cali 1 ^{re} partie: Antoine Gratton Mercredi 30 juillet	Stephan Eicher 1 ^{re} partie: Sébastien Lacombe jeudi 31 juillet	Benjamin Biolay 1 ^{re} partie: Cour de jirato Vendredi 1 ^{er} août
---	--	---

FRANCOFOLIES.COM
myspace.com/franfoliesmtl #1 Joignez notre groupe sur facebook.com

BILLETTS

BILLETTERIE CENTRALE - MÉTROPOLIS
59, rue Sainte-Catherine Est
Sauf pour les événements présentés à la Place des Arts

PLACE DES ARTS 514 842-2112 1 866 842-2112 laplacedesarts.com	MÉTROPOLIS 514 908-9090 1 866 908-9090 ticketpro.ca	PAVILLON MAGIQUE 514 908-9090 1 866 908-9090 ticketpro.ca	CLUB SODA 514 908-9090 1 866 908-9090 ticketpro.ca
---	---	---	--

BÉNÉFICIEZ D'AVANTAGES AVEC LE PROGRAMME DE RECOMPENSES VIA DESJARDINS AU 1 877 BILLETTS

RENSEIGNEMENTS INFO-FRANCO francfolies.com

qb **quatuor bozzini**

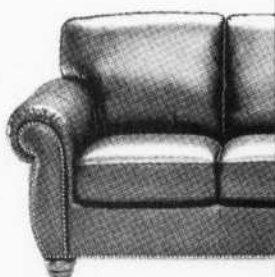
Salon des compositeurs II
Samedi 26 avril, 20 h

Quatuor Bozzini + artistes invités
George Kentros, violon
Mats Olofsson, violoncelle
the pearls before swine experience

Oeuvres de
Butterfield, Sokolovic, Vivier

Studio 12
Maison de Radio-Canada
1400, boul. René-Lévesque Est

ENTRÉE LIBRE
Réservation: 514-845-4046



www.quatuorbozzini.ca

En coproduction avec **ESPACE MUSIQUE 1007**

Mariette Clermont (1941-2008)



Photo: Médiathèque du Musée d'art contemporain de Montréal

À la mémoire de Madame Mariette Clermont, généreuse mécène et présidente du Conseil d'administration du Musée d'art contemporain de Montréal de 1989 à 1994, période au cours de laquelle fut construit et inauguré le nouvel édifice du Musée à la Place des Arts. Nos plus sincères sympathies à sa famille et à ses proches.

MUSÉE D'ART CONTEMPORAIN DE MONTREAL
Québec

BIBLIOTHÈQUE ET ARCHIVES NATIONALES DU QUÉBEC
vous invite à assister à la conférence

Jean Baptiste Louis Franquelin, hydrographe et géographe du roi

Conférencier: **Jean-François Palomino**, cartothécaire à Bibliothèque et Archives nationales du Québec, commissaire de l'exposition *Ils ont cartographié l'Amérique*

Nommé hydrographe du roi de France en 1686, **Jean Baptiste Louis Franquelin** a réalisé une cinquantaine de cartes illustrant le territoire allant du Saint-Laurent jusqu'au Mississippi.

À l'Auditorium de la Grande Bibliothèque le mercredi 30 avril à 19 h

Entrée libre

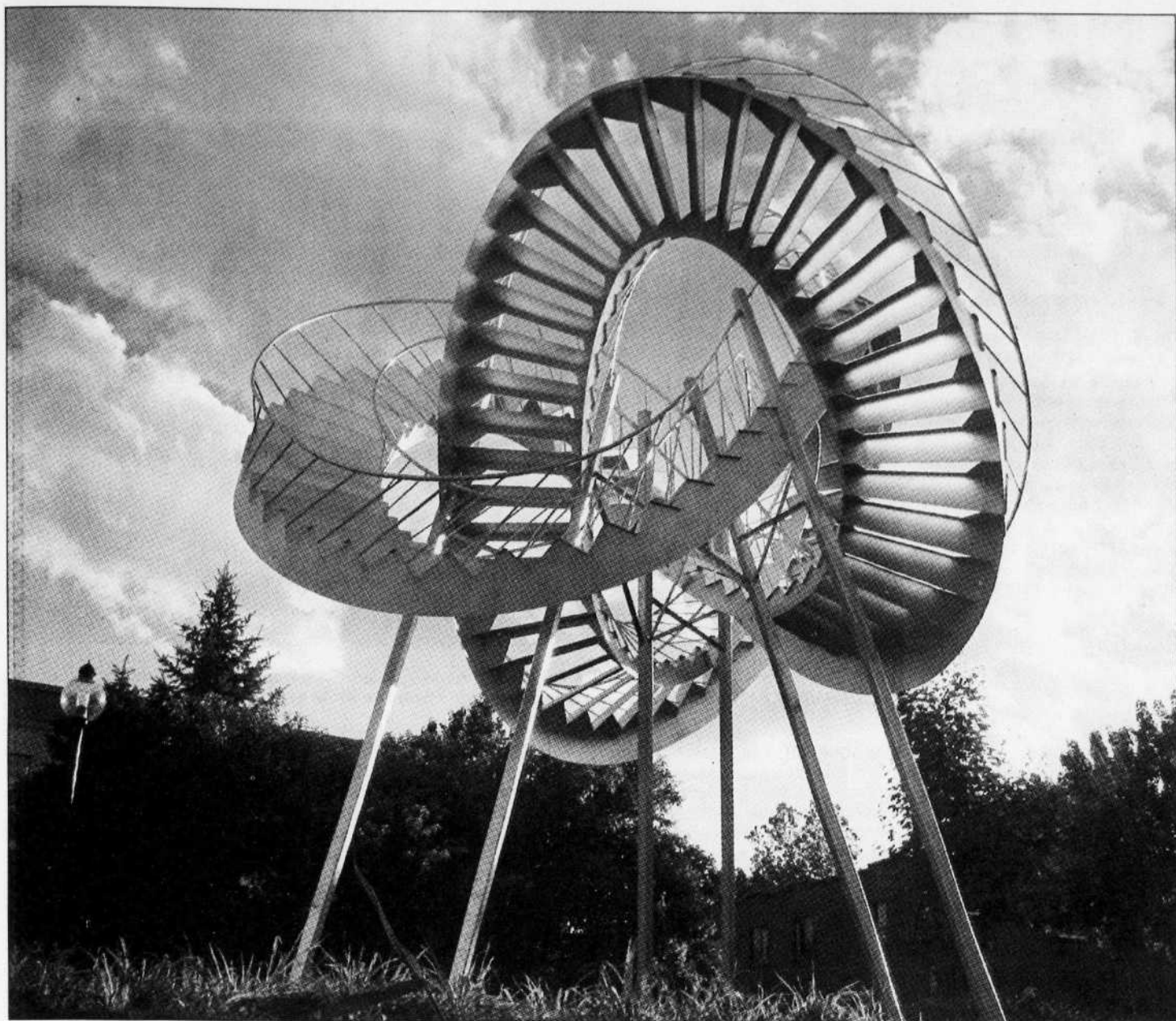
475, boul. De Maisonneuve Est, Montréal
P Ben-UQAM
514 873-1100 ou 1 800 363-9028

www.banq.qc.ca

Bibliothèque et Archives nationales

Québec

CULTURE



Révolution, une sculpture urbaine de Michel DeBroin.

ARCHIVES LE DEVOIR



PHOTO YVAN BINET

Une valse de détresse, voici un S.O.S., performance des Fermières obsédées lors du Putain de bal masqué pervers de folie/culture à Québec en 2006.

L'art après 1968 au Québec

Entre transgression et intégration

MARIE-ÈVE CHARRON

En 1968, la secousse dans le milieu des arts arrive en octobre. Notre Mai 68, en moins fort et décalé, prend forme à l'École des beaux-arts de Montréal par une occupation étudiante de cinq semaines, sorte de gros happening tenu sous la bannière, révélatrice, de République. L'objet de la contestation? L'autorité en place et l'enseignement jugé par trop académique dans un contexte où les artistes en herbe veulent entrer dans la danse d'une révolution sociale déjà en cours et annoncée lors d'incidents antérieurs, en 1964 et en 1965.

C'est l'enseignement des arts qui est alors en crise, véritable débacle qui convoquera plus d'un observateur et spécialiste (rapport de la Commission d'enquête sur l'enseignement des arts en 1966-68; rapport sur le secteur des arts de Noël Vallerand en 1973) et qui allait entraîner la disparition de l'École, en décembre 1968, au profit de la création de l'UQAM, en juin 1969. Exit les beaux-arts et la formation traditionnelle; l'art descend du socle qui le situait au-dessus de la société.

À l'automne 1968, un autre coup de détonateur survient, en sourdine, avec l'opération Déclat. Des artistes de différentes disciplines se réunissent en novembre à la Bibliothèque nationale, formulant une réflexion sur le rapport de l'art à la société, la redéfinition du rôle de l'artiste face à la société et, de là, la nécessité d'un soutien organisé de l'État à la création et à la diffusion.

L'exposition *Déclat art et société* sur les années 1960 et 1970 présentée au Musée d'art contemporain de Montréal en 1999 a déjà rappelé l'événement. Cette expo-

sition montrait aussi le foisonnement des pratiques alors marquées, depuis le début des années 1960, par un intense décloisonnement des disciplines. C'était l'éclatement du modernisme par l'apport des technologies, de la performance, du quotidien et de la culture populaire (à travers les œuvres d'Edmund Alley, de Pierre Ayot, des Cozic, de Francine Larivée, de Serge Lemoyne, d'Armand Vaillancourt, pour ne nommer que ceux-là); bref, tout ce que les structures en place à l'époque, vétustes et engoncées, ne pouvaient pas intégrer. D'où la grogne et les revendications pour que ça change.

Puisqu'il faut ici jauger ce que 1968 a laissé dans son sillage, sans prétendre dresser un portrait exhaustif et faire le récit de la situation actuelle, c'est du côté de la diversification des lieux de l'art et des pratiques, de la place de l'art dans l'espace social et du rôle de l'artiste qu'il faut regarder.

Les lieux de l'art

Selon les principes de l'autogestion et pour donner une place aux expérimentations, sont issus du tournant des années 1970 les centres d'artistes, dont les premiers, Média, Véhicule Art, maintenant disparus, et Powehouse/La Centrale, toujours dédié à l'art des femmes, qui sont aujourd'hui organisés en réseau (RCAAQ). Le centre Optica, un pionnier qui célébrait ses 35 ans en 2007, est la preuve que les espaces dits alternatifs peuvent aussi durer, s'ajustant aux nouveaux défis liés à la professionnalisation et à la recherche de nouvelles formes de financement. Plusieurs centres toutefois sont encore en mode survie, faute de moyens.

Si certains voient dans la durée des centres un signe d'insti-

tutionnalisation — processus qu'observait déjà Diana Nemiroff dans un article paru en 1983 —, force est de constater que le réseau ne se sclérose pas pour autant. Dans la poursuite d'un désir de décentralisation et d'ouverture à la relève, des initiatives ont vu et continuent de voir le jour, notamment la coopérative le Paradis à Rimouski, qui réunit les centres Caravansérail et Paraloël, et Perte de signal, qui attestent de l'intégration des plus récents outils de création en se vouant aux arts médiatiques. Ce n'est pas tant la contestation qui donne le ton à ce mouvement que l'adaptation du réseau pour accueillir les nouvelles réalités. C'est sans compter les artistes, intégrés ou non dans le réseau, qui interviennent ponctuellement ou clandestinement dans les lieux non consacrés aux arts (terrains en friche, bâtiments abandonnés, etc.), bousculant encore les habitudes.

Malgré leurs dimensions alternatives et communautaires, ces espaces n'échappent pas aujourd'hui à l'impératif de diversification et d'élargissement des publics. En phase avec les idées d'éducation et de démocratisation de l'art, des centres, comme Clark, se prévalent de programmes publics en ce sens, ce que les musées et les galeries universitaires font aussi de leur côté.

Formes d'engagement

Les démarches et les actions pour rejoindre les publics sont toujours dans la mire, même si l'art contemporain, ici comme ailleurs, a souvent été taxé d'hermétisme. La situation d'un art transgressif, celui qui s'oppose aux normes, aux autorités, aux dispositifs en place, pose la délicate question de son accessibilité.

Il n'y a qu'à rappeler la triste censure de l'événement Corridart en 1976, installé dans la rue Sherbrooke dans le cadre des Jeux olympiques, pour montrer que les visées de chacun ne sont pas toujours compatibles.

Mais là où l'art dérange, peut-il rester? Visiblement, oui. Grâce aux politiques culturelles établies (ministère des Affaires culturelles en 1961, Conseil des arts et des lettres du Québec en 1992), la recherche ou l'art dissident reçoit les appuis de l'État. Ce phénomène, observé par le philosophe Rainer Rochlitz à propos du cas français, consiste, entre autres, à subventionner l'art universif. Est-ce une manière de se donner bonne conscience ou de récupérer la contestation? Sans répondre à la question, qui serait un objectif périlleux, il est possible au moins de reconnaître les avantages d'un tel soutien et d'un impact sur la transformation des

manières de résister plutôt que leur disparition.

Bien sûr, un foyer d'action comme celui du Lieu et des Éditions Interventions à Québec, loin de s'essouffler, poursuit des activités plus radicales, voire militantes, avec des pratiques comme la performance, les manœuvres et diverses insertions urbaines. Dans cette veine, Les Commentaires, une programmation spéciale du centre d'artistes Skol en 2000-01, a voulu montrer des nouvelles stratégies de relation de l'artiste à l'espace social et au registre du politique, par infiltration et à petite échelle, révélant moins un échec de l'engagement qu'une redéfinition de ses portées.

Quant à l'ouverture du Québec sur le monde, amorcée sérieusement dans les années 1960, elle s'est formulée, dans le milieu des arts, dans un désir à la fois d'affirmation de l'identité québécoise (régionalisme, art

populaire) et d'internationalisation, mouvement auquel la revue *Parachute* a notamment contribué. Avec la mondialisation accrue aujourd'hui, l'enjeu d'une identité collective n'a pas disparu, mais il coexiste avec des postures diversifiées, passant d'une reformulation des revendications féministes aux hybridations culturelles.

Si l'héritage de 1968 nous interpelle aujourd'hui pour avoir contribué à doter le milieu de structures de diffusion plus diversifiées, d'un système d'aide publique, à transformer l'enseignement des arts et la position de l'artiste dans la société, ses conséquences restent encore difficiles à mesurer, la donne actuelle étant aussi façonnée par la mutation du marché de l'art et l'apparent déclin du poids politique de l'État en arts.

Collaboratrice du Devoir

UNIVERSITÉ
Concordia
UNIVERSITY

Orchestre
Métropolitain
du Grand Montréal
Yannick Nézet-Séguin

Atteindre les BONNES NOTES

LE DIMANCHE 4 MAI 2008, à 16 HEURES
THÉÂTRE MAISONNEUVE, PLACE DES ARTS

Venez entendre quelques-unes des plus belles voix du monde de l'opéra et soutenez par la même occasion la Faculté des Beaux-arts de l'Université Concordia et l'Orchestre Métropolitain du Grand Montréal.

RENEE FLEMING
SOPRANODIANA DAMRAU
MEZOPRANOYANNICK
NÉZET-SÉGUIN
CHEFJOYCE DIDONATO
MEZOPRANOMATTHEW
POLENZANI
TENOR

L'Orchestre Métropolitain du Grand Montréal dans des œuvres de Handel, Rossini, Offenbach, Bernstein, Mozart, Delibes, Strauss

Achetez vos billets dès maintenant.

Événement bénéfique (avec reçu d'impôt) : 200 \$
Tél. : 514.848.2424 (4397)
opera@concordia.ca

Billets : 75 \$ et 50 \$
Place des Arts : 514.842.2112

Hydro
Québec

présente | presents

festival Orford 2008

ORCHESTRE MONDIAL DES JEUNESSES MUSICALES
NEW ZEALAND STRING QUARTET
JOE SULLIVAN BIG BAND
LES VIOLONS DU ROY
ANDRÉ LAPLANTE
MARIANNE FISET
KARINA GAUVIN
OLIVER JONES
LOUIS LORTIE

2008 | DU 20 JUIN AU 16 AOÛT | JUNE 20th TO AUGUST 16th

www.arts-orford.org

ABONNEZ-VOUS
et profitez des rabais!

CULTURE

La vie de château, en quelque sorte

CABINES

Réalisation, scénario, image et montage: Johanne Fournier. Musique: Marc Tremblay. Québec, 2007, 52 min. Le 25 avril et du 28 avril au 1^{er} mai au Cinéma Parallèle du Complexe Ex-Centris.

ANDRÉ LAVOIE

Ne seront-elles bientôt plus qu'un objet de musée ou de curiosité? De chaque côté de la route 132, celle qui sillonne cette Gaspésie qui ne veut pas mourir, elles surgissent du paysage comme autant de témoins d'un passé plus prospère, celui des vacances familiales où la bagnole, la glacière et la ribambelle d'enfants étaient incontournables. Les cabines devenaient alors des «châteaux de trois mètres carrés» avec vue sur le fleuve.

Sans doute poussée par la nostalgie et assurément par un certain sentiment d'urgence, la cinéaste Johanne Fournier a repris le chemin des cabines, un chemin qu'elle connaît bien puisqu'elle est originaire de la région et a fait le choix d'y planter à la fois sa caméra et sa vie. Bien qu'elle intègre ça et là des images d'archives d'un passé nettement plus grouillant de touristes, son documentaire, *Cabines*, évite les exposés historiques et refuse de verser simplement dans l'alarmisme patrimonial.

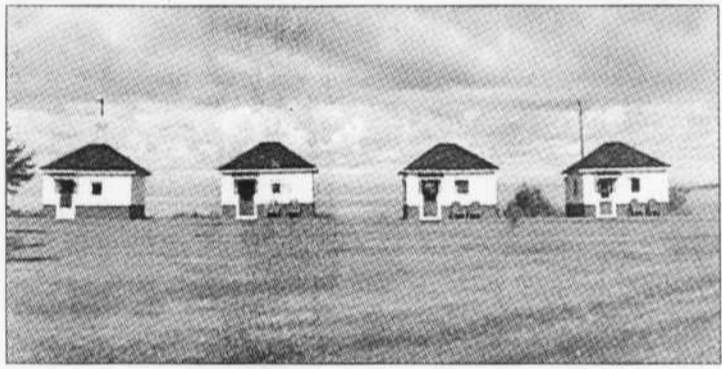
Le long de cette route, elle capte la beauté discrète de ces maisonnettes donnant l'illusion du bungalow pour ces nombreux voyageurs qui voulaient fuir leur quotidien sans trop subir le choc du dépayse-

ment. Sortis du même moule industriel, pourvus d'un mobilier modeste d'un autre âge, disposés à la manière d'une banlieue zen, ces espaces de bonheur estival s'accrochent encore au paysage, faisant un joli pied de nez aux motels, aux autoroutes... et aux destinations touristiques plus exotiques.

Dans *Cabines*, les clients traversent rarement l'image, la cinéaste préférant observer et écouter ceux et celles qui tiennent encore à bout de bras — et dans certains cas plus pour très longtemps... — ces lieux de repos au profil anachronique. Montrant les mains patientes et discrètes qui viennent changer les draps, poser les moustiquaires ou repeindre les façades, elle célèbre ainsi le courage de ces curieux «châtelains» bien conscients que leur établissement ressemble à autant de forteresses assiégées.

Baignées par les lumières de l'été, figées dans la froidure de l'hiver ou revivant peu à peu à mesure que s'installe le printemps, ces cabines aux noms évocateurs (Bel Azur, Riviera, Étoile d'or, etc.) ont été filmées à différents moments de l'année, leur donnant ainsi une existence, et une pertinence, qui va bien au-delà de la saison touristique. Ces enclaves de paix décorées à l'ancienne forment un long village gaoulois résistant au rouleau compresseur du tourisme agité et asphalté. Johanne Fournier rend ainsi hommage à ces lieux pas encore totalement emportés par le vent du changement... et le souffle des éoliennes.

Collaborateur du Devoir



SOURCE EX-CENTRIS

Le long de la route 132, *Cabines* capte la beauté discrète de ces maisonnettes donnant l'illusion du bungalow pour ces nombreux voyageurs qui voulaient fuir leur quotidien.

Baby-boom

BABY MAMA

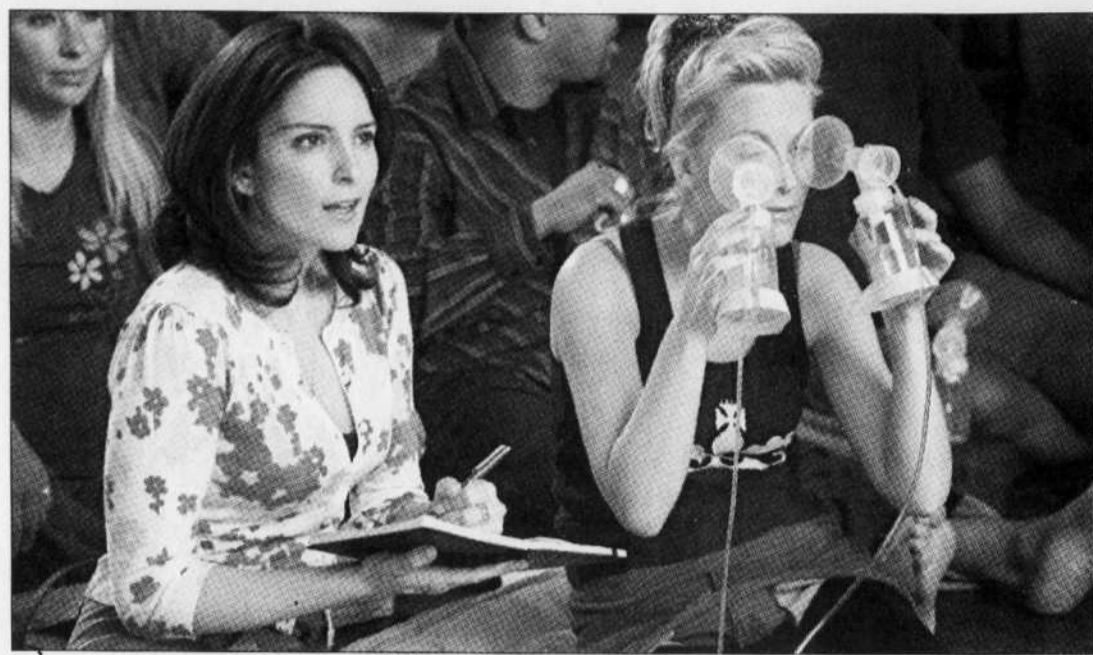
Écrit et réalisé par Michael McCullers. Avec Tina Fey, Amy Poehler, Greg Kinnear, Sigourney Weaver, Steve Martin. États-Unis, 2008, 100 min.

FRANÇOIS LÉVESQUE

Baby Mama appartient à une catégorie particulière de productions n'ayant rien à voir avec le genre visité, ici la comédie. Ce type d'entreprise, conçue et calibrée pour promouvoir la carrière d'un comédien ou d'une comédienne, est monnaie courante chez nos voisins du Sud, qui nomment la chose «véhicule», appellation somme toute appropriée. Dans le cas qui nous occupe, les producteurs poursuivent deux visées: mettre en valeur le talent des humoristes Tina Fey (scénariste de *Mean Girls*) et Amy Poehler, deux têtes d'affiche de *Saturday Night Live*, et leur offrir une rampe de lancement qui pourra, en cas de succès, les faire passer du petit au grand écran.

Pour arriver à ses fins, *Baby Mama* joue de prudence et mise sur la formule éprouvée de la paire mal assortie, ou «odd couple», expression ayant par ailleurs servi de titre à l'une des plus fameuses démonstrations de ce concept. L'analogie ne s'arrête pas là, les deux vedettes partageant une complicité comparable à celle de Jack Lemmon et Walter Matthau, Fey plus sérieuse et Poehler plus gouailleuse. Et dès lors que la chimie et les réparties savoureuses sont au rendez-vous, la trame narrative elle-même devient secondaire.

Mais au fait, de quoi s'agit-il? D'une jeune femme à qui tout réussit, surtout les promotions. Refusant de se définir comme carriériste, Kate a pourtant toujours placé le travail avant l'amour. Et la



SOURCE UNIVERSAL PICTURES

Tina Fey et Amy Poehler, deux têtes d'affiche de l'émission *Saturday Night Live*, se partagent la vedette dans *Baby Mama*, qui mise sur la formule éprouvée de la paire mal assortie.

voilà à trente-sept ans, incapable de penser à autre chose que d'avoir un enfant. La voie naturelle s'avère impossible, les hommes se montrant peu réceptifs au discours peut-être un peu trop candide de Kate. L'adoption demande une patience qu'elle n'a pas. Reste l'option de la mère porteuse. Entre en scène Angie, l'antithèse de Kate: peu instruite, désorganisée... et très vulgaire. N'empêche, Kate décroche tout de suite quelque chose en Angie, une intelligence, une sensibilité...

On connaît la suite. Car ce qui prévalait hier tient aujourd'hui encore. C'est-à-dire que tout cela n'est qu'exécution et mise en place. L'histoire n'a d'autre raison d'être que de servir de matrice à une enfilade de gags bâtis sur les

spécificités des deux comédiennes et leurs personnages opposés. Juger le film sur autre chose que ces deux critères serait un exercice peut-être jouissif pour celui qui juge, mais stérile dans sa finalité. Et sur ces bases, on peut dire que *Baby Mama* remplit sa mission. De fait, Tina Fey et Amy Poehler affichent une connivence évidente et leur jeu complémentaire fait plaisir à voir. Moins heureuse, toutefois, la trame sentimentale, secondaire et paresseusement écrite, qui ne semble exister que pour fournir un ultime développement, au demeurant décevant par la banalité de son traitement.

Enfin, il faut bien comprendre que la vraisemblance ne s'inscrit pas dans la démarche de *Baby Mama*, qui installe d'emblée un rap-

port, disons, discrétionnaire au réel. En fait, d'une part, la référence dans le texte, puis à l'image, du dessin animé *Tom & Jerry*. Cette allusion, qui prend valeur de motif, n'est pas innocente; elle indique plutôt à quel niveau se situe le récit, «cartoonnesque» s'il en est, et la dynamique privilégiée. Il y a aussi, d'autre part, les numéros jubilatoires de Steve Martin et Sigourney Weaver, mémorables, respectivement en gourou du bio et en directrice d'agence de mères porteuses. Ces personnages sont hautement improbables, comme le reste, mais dans ce contexte précis, on ne remet jamais en question leur pertinence. Sans doute est-on trop occupé à se tenir les côtes.

Collaborateur du Devoir

Mécanique et sans surprise

DECEPTION (TROMPERIE)

De Marcel Langenegger. Avec Ewan McGregor, Hugh Jackman, Michelle Williams, Lisa Gay Hamilton, Charlotte Rampling, Maggie Q. Scénario: Mark Bomback. Image: Dante Spinotti. Montage: Christian Wagner. Musique: Ramin Djawadi. États-Unis, 2007, 108 min.

MARTIN BILODEAU

Dans un monde inimaginable où le contenu serait plus important que le contenu (humez l'ironie, s'il vous plaît), *Deception*,

premier long métrage de Marcel Langenegger, cinéaste suisse issu de la pub, aurait droit à tous les égards: très belle photo de Dante Spinotti (*L.A. Confidential*), partition inspirée de Ramin Djawadi (*Ask the Dust*), climat insolite forgé avec soin, distribution de rêve (Ewan McGregor, Hugh Jackman, Michelle Williams) éclipsée, le temps d'une scène puissante, par l'ultra-chic Charlotte Rampling.

Mais de quelle utilité sont tous ces atouts devant le scénario à ce point conventionnel et déjà vu de Mark Bomback (*Live Free or Die Hard*)? Comment, du reste, expliquer l'existence de cette énième

variation sur les thèmes de l'amitié trahie, du guet-apens sexuel et de l'arroseur arrosé, dont les plus récentes (*Slush*, *Derailed*) n'étaient guère plus mémorables?

McGregor campe ici le bon bougre de service, vérificateur comptable de grandes firmes tombé dans les filets d'un as de l'arnaque (Jackman). Comment diable et pourquoi lui? Seul son coiffeur le sait. Toujours est-il qu'en quelques scènes, les deux hommes deviennent les meilleurs amis du monde, le comptable solitaire et timoré enviant au second, qui se fait passer pour un avocat prospère, sa confiance et ses conquêtes féminines. Coup de veine: leurs téléphones cellulaires, échangés «par vengeance», ouvrent au premier la porte de l'univers du second, notamment à son réseau nocturne de prostitution haut de gamme. Mais attention, l'interdit coûte cher et la facture du pauvre comptable sera salée: kidnapping de la gentille pute (Michelle Williams) dont il s'est épris, chantage visant à lui faire détourner des fonds en guise de

rançon, et puis la police (Lisa Gay Hamilton, trop rare) qui s'en mêle. Mōman!

Je vous en ai déjà trop dit, c'est dire combien l'affaire est mécanique et sans surprise. Cela dit, la familiarité que le film inspire ne joue pas entièrement contre lui, et sa qualité plastique supérieure à la moyenne nous love dans une bulle de confort. En outre, pour qui-conque s'intéresse aux non-dits psycho-sexuels (les Anglos en raffolent), le film s'avère plutôt amusant. Langenegger ayant manifestement choisi d'exploiter le sous-texte homo-érotique qui éclaire cette rencontre au sommet entre l'acteur qui joue Obi-Wan Kenobi dans *Star Wars* et celui qui campe Wolverine dans *X-Men*. Leur rencontre initiale tient à ce point du flirt qu'on finit par se demander ce que les femmes, abondantes et fort jolies, viennent faire là-dedans — sinon, peut-être, séparer les deux mâles par un matelas psychologique? *How flattering.*

Collaborateur du Devoir

mai
(Montréal, arts interculturels)
3680, rue Jeanne-Mance | Montréal | QC | H2X 2K5

Spectacle multidisciplinaire
Musique, Danse et Arts Visuels

KHOSRO BERAHMANDI / SHUNI TSOU / GENEVIÈVE LA / ZIYA TABASSIAN / NICOLAS CALOIA / SHAHIN PARHAMI

Éclats nocturnes
Du 1^{er} au 3^{er} mai
Du jeudi au samedi à 20h

Dans le cadre du Festival Accès Asie
www.khosro.info www.accesasie.com

Information : 514 982-1812 www.m-a-l.qc.ca Billetterie : 514 982-3386

FESTIVAL MUSIQUE DE CHAMBRE MONTRÉAL
DENIS BROTT : DIRECTEUR ARTISTIQUE

13^e ÉDITION
20 h

Anton Kuerti • Gary Graffman
Les Violons du Roy
Igor Stravinsky
Ranee • Natalie Choquette
Sergei Prokofiev
Neidich
Sergei Prokofiev
Dinnerstein
Jonathan Crow • Oliver Jones
Sociedad del Bell Orchestre
Ivo Jansz • Rachel Barton Pine
Florence • Marathon Beethoven
Denis Brott

LE DEVOIR

MUSIQUE, DANSE, THÉÂTRE, FILM ET PLUS
DU 1 AU 24 MAI 2008 • MAY 1 TO MAY 24, 2008
ÉGLISE ST-JAMES / ST-JAMES UNITED CHURCH • 463 SAINTE-CATHERINE OUEST/WEST
BILLETTS/TICKETS : 514.848.9696 ou 514.489.3444
reservations@festivalmontreal.org • www.festivalmontreal.org

VIVA VOCE
LE TOUR DU MONDE
en 80 minutes

Œuvres de Ligeti, Takemitsu, Daunais, Swayne, et la création de «Sonata de un Pintor» par Tim Brady

Peter Schubert, directeur artistique

LE VENDREDI 2 MAI
19 H 30

Salle Redpath
3461, rue McTavish, Montréal
514-397-9371

WWW.VIVA VOCE-MONTREAL.COM

Hydro Québec

les séries **Pro Musica**
2007-2008

POUR LE PLAISIR DE TOUS LES MÉLOMANES

SÉRIE TOPAZE
Cinquième Salle, PDA

MANELI PIRZADEH ET DANIEL MORAN
PIANO QUATRE MAINS

Dimanche, 4 mai 2008, 11 h 00

PROGRAMME
Barber, Extrait de *Souvenirs*, op. 28 : III; Pas de deux (arr. Gold et Fitzdale)
Dukas, *L'Apprenti sorcier* : Scherzo d'après une ballade de Goethe
Stravinski, *Pétrouchka*
Liszt, *Rhapsodie hongroise n° 2*, en ut dièse mineur (arr. Richard Kleinmichel)

Billets : 25,00 \$ et 15,00 \$ (étudiants) (taxes et frais en sus)

Renseignements : Tél.: 514-845-0532 Téléc.: 514-845-1500
Courriel : concerts@promusica.qc.ca

Lo Scena Musicale

La Fondation de la famille Zeller

Place des Arts Québec

(514) 842.2112 1-866-842-2112
www.pda.qc.ca Réseau Admission 514-790-1245

LES VIOLONS DU ROY
ON VOUS GARDE UNE PLACE?

HAYDN, ISSERLIS ET LES VIOLONS DU ROY

JEUDI 15 MAI, 20H
SALLE POLLACK, UNIVERSITÉ MCGILL

POUR LA PREMIÈRE FOIS AVEC LES VIOLONS DU ROY, le grand violoncelliste Steven Isserlis interprétera les deux magnifiques concertos pour violoncelle de Joseph Haydn. Fougue et musicalité sont attendues lors de ce dernier rendez-vous de la saison! Également au programme la *Symphonie n° 44* du même compositeur.

Direction : Bernard Labadie

«J'aime la fraîcheur et l'humour de Haydn. Quel fascinant personnage il a dû être!»
STEVEN ISSERLIS

LES VIOLONS DU ROY
LA CHAPPELLE DE QUÉBEC
BERNARD LABADIE

billetterie Articulée
514 844-2172
1 866 844-2172

violonsduroy.com

SSQ Groupe financier

Québec

LE DEVOIR

Cinéma

Un E.T. de contrefaçon

CJ7

Réalisation: Stephen Chow.
Scénario: Stephen Chow, Vincent Kok, Tsang Kan Cheong, Sandy Shaw Lai-King. Avec Xu Jiao, Stephen Crow, Kitty Zhang, Lee Sheung Ching. Image: Ponon Hang Sang. Montage: Angie Lam. Musique: Raymond Wong. Hong Kong, 2008, 99 min.

ANDRÉ LAVOIE

Il y a quelques années à peine, le cinéaste hong-kongais Stephen Chow faisait tout pour casser la baraque et, ma foi, y parvenait fort bien. Avec des productions pétaradantes comme *Shaolin Soccer* (2001) et *Kung-Fu Hustle* (2004), les arts martiaux devenaient de véritables chorégraphies délirantes, pimentées de références occidentales, question de rallier tous les publics.

Ceux qui pleurent encore le départ d'E.T., cette créature (lucrative) de Steven Spielberg, auront l'impression qu'un lointain cousin inter-sidéral vient tout juste d'échouer dans *CJ7*, film scellant le retour de Chow au cinéma après quatre ans d'absence. Encore une fois, il s'amuse à mélanger les genres, voire à brouiller les pistes, tout comme dans *Kung-Fu Hustle* où l'esprit de Sergio Leone et celui de Bruce Lee faisaient si bon ménage. Cette fois, le mélodrame le plus larmoyant se juxtapose à une amusante fantaisie spatiale, le tout pimenté de ces petites horreurs scolaires où de parfaits imbéciles empoisonnent la vie des plus vulnérables.

Heureusement, le petit Dicky (interprété, oui, par la petite Xu Jiao), neuf ans, peut compter sur une créature étrange que son père (Stephen Chow) a recueillie dans un dépôt, là où il fait malheureusement toutes ses emplettes. L'étrange boule verte qu'il donne à son fils afin de se faire pardonner pour les jouets qu'il ne peut lui offrir se transforme en curieux chien docile (parfois) doté de pouvoirs étonnants. Pratique pour un gar-

çon dont on se moque des souliers troués, souffre-douleur d'une école pour gosses de riches, là où son père engloutit son salaire de misère. Mais celui que Dicky a baptisé CJ7 (un clin d'œil du cinéaste au programme spatial chinois), abandonné par les siens mais guère pressé de téléphoner à la maison, n'est pas totalement invincible. Ceci ne l'empêchera pas de bouleverser l'existence de ce garçon privé de sa mère aujourd'hui décédée, vivant au milieu des coquelottes et croquant souvent dans des pommes pourries pour se remplir l'estomac.

Ceux qui furent conquis par les excès passés de Stephen Chow le trouveront bien sage dans *CJ7*. Optant pour la forme consensuelle et rassurante du film familial, parsemé il est vrai de quelques rares bonnes bagarres, il n'hésite pas à accentuer le caractère misérable de cette famille pour mieux souligner le mépris des uns (les camarades de classe de Dicky donnent le goût d'adhérer au communisme version stalinienne) et la bonté des autres (une enseignante aux allures de mannequin fait office de bonne fée).

Évitant la débauche d'effets spéciaux, le cinéaste concentre ses efforts techniques sur la bouille sympathique de cette créature de l'espace aux intentions imprécises (Pourquoi fut-il laissé au milieu des détritiques? Mystère et boule de gomme... verte) mais jamais belliqueuses; la dextérité faciale de la bête rehausse son improbable humanité. Chow possède toutefois moins d'emprise sur Xu Jiao, jamais à court d'énergie lorsque vient le temps de piquer une sainte colère ou de répéter cent fois la même chose.

CJ7 n'est pas près de déclasser *E.T.* dans le cœur de ses admirateurs encore nombreux, mais comme objet cinématographique de contrefaçon, la copie est celle d'un bon artisan, autrefois plus turbulent et plus irrévérencieux.

Collaborateur du Devoir



Sur le mode de la retenue, *The Visitor* traite d'un thème universel: le besoin intrinsèque, fondamental, d'établir des liens significatifs avec d'autres êtres humains.

De la belle visite

THE VISITOR

Écrit et réalisé par Thomas McCarthy. Avec Richard Jenkins, Haaz Sleiman, Danai Jekesai Gurira, Hiam Abbass. États-Unis, 2007, 108 min.

FRANÇOIS LÈVESQUE

Dans les grandes villes, le concept de «vie en société» relève souvent du paradoxe. De fait, des centaines de milliers de personnes, voire des millions, se côtoient, se frôlent, mais se gardent d'entrer en contact les uns avec les autres. La grisaille des métropoles qui joue sur le moral, peut-être. Ou la peur de l'autre, tout bêtement. Ou la certitude que du contact peut naître l'attachement, et que de ce dernier, fatalement, viendra forcément un jour la douleur de la perte.

Sur le mode de la retenue, *The Visitor* traite d'un thème universel: le besoin intrinsèque, fondamental, d'établir des liens significatifs avec d'autres êtres humains. Après son fort agréable *Station Agent*, le réalisateur et scénariste Thomas McCarthy ex-

plore de nouveau les complexités du rapport à l'autre sans sombrer dans les généralités ou le pathos à rabais. On se rend compte d'ailleurs rapidement que le récit qu'il propose n'en est pas un à s'abreuver à la fontaine des lieux communs. Les dialogues sont à l'avenant, présents si nécessaire, et ne soulignant jamais en gras une idée ou un message. Ils expriment les doutes, l'exaltation tranquille puis l'impuissance d'un homme rattrapé par sa propre humanité.

Cet homme, c'est Walter Vale, veuf de son état et professeur d'économie dans un collège anonyme du Connecticut. Walter mène une existence morne au possible. Or on sent bien que ce type, ni triste, ni gai, cherche un exutoire. Ses tentatives pour apprendre le piano en sont la preuve, quoiqu'on puisse aussi voir un effort désespéré pour maintenir en vie le souvenir de sa défunte épouse, une pianiste reconcue. Comme l'action est nécessaire au mouvement, une conférence à New York viendra brouiller les cartes. Sur place, Walter découvre, surpris (mais si

peu), que l'appartement qu'il garde dans la Grosse Pomme est occupé par un jeune couple, lui Syrien, elle Sénégalaise.

La suite ne saurait être dévoilée, mais que le spectateur sache que ce récit éminemment émouvant et sincère opère au moins trois changements de registre marqués, tantôt comédie de mœurs, tantôt drame social puis sentimental. Chaque plus prenant que le précédent. Et pour qui souhaite en savoir plus, disons simplement que *The Visitor* ravira ceux qui ont succombé aux charmes discrets de *Je ne suis pas là pour être aimé* et de *Shall We Dance?* (l'original, s'entend), portraits au masculin d'êtres cherchant désespérément un sens à leur existence et le trouvant en des lieux, ou des gens, inusités.

Le film est porté à bout de bras par Richard Jenkins, un «character actor» ayant joué un nombre incalculable de flics, d'agents du FBI et de shérifs. Aujourd'hui, on le connaît surtout pour son rôle de patriarche fantomatique dans la série-culte *Six Feet Under*. Jenkins a la banalité particulière, c'est-à-dire que ses traits quelconques, vague-

ment tristes, semblent avoir été inventés pour exprimer toutes les déclinaisons de l'impassibilité. Un art en soi, et une source d'amusement à certains moments où d'autres acteurs auraient, nul doute, forcé la note pour s'assurer un rire. Pour notre plus grand plaisir, le comédien préfère, dans le jeu, la dentelle au macramé. Et c'est un privilège de le voir dévoiler, par petites touches, la lente ouverture sur le monde du personnage et les émotions parfois douloureuses que sa démarche humaniste charrie dans son sillage.

Riches de détails finement observés et sans effet d'écriture, le récit de ce monsieur Tout-le-Monde émeut justement parce qu'il est honnête de bout en bout et qu'il assume son dénouement terre à terre. Cette conclusion à entre autres mérites celui d'être crédible. Si on ne sort pas de la projection dans un état de béatitude, on éprouve en revanche le désir immédiat de parler du film à son voisin, à l'ami qui nous accompagne, à n'importe qui. Juste quelques mots. Juste un échange. Un contact.

Collaborateur du Devoir



Le parcours du petit Dicky et de son amie Maggie sera bouleversé par l'arrivée d'une curieuse boule verte...

SOURCE MONGREL MÉDIA

FILM D'OUVERTURE DE **VUES D'AFRIQUE**

★★★★★
«Un vrai régal! Une petite merveille qui met durablement en état de grâce.»
Anabelle Nicoud, *La Presse*

«Du grand art! Un vibrant portrait de femme.»
François Lévesque, *Mediafilm*

«Un film coloré et ensoleillé.»
Manon Dumais, *Voir*

«Une pure merveille!»
Rachel Haller, *Ici*

«Un film extrêmement sympathique!»
Catherine Parrin, *Radio-Canada, C'est bien meilleur le matin*

«Je vous le recommande! D'un charme incroyable!»
Michel Coulombe, *Radio-Canada, Samedi et rien d'autre*

DÉLICE PALOMA

BIYOUONA
NADIA HACI
AYLIN PRANDI
DANIEL LUNDH

UN FILM DE
NADIR MOHNECHE

métropole

À L'AFFICHE!

CINÉMA Boucherville
EX-CENTRIS
MONT-PIRE/OLIZO
PONT-VIAU 16
MARBON DU CINÉMA
SHERBROOKE
LE CLAP

«... un petit bijou de finesse et de drôlerie»
Gérard Grugeau, 24 IMAGES

Une fantaisie documentée de Jeanne Crépeau autour d'un drôle de séjour parisien...

Suivre Catherine

Paris
Venice
Lisboa

DU 2 AU 8 MAI EX-CENTRIS C INÉMA PARALLÈLE

3536, boul. Saint-Laurent, M.L. Billetterie (514) 847-2206

bande annonce disponible au www.boxfilm.ca

FESTIVAL DE CANNES
PRIX DU SCÉNARIO - PRIX DU JURY CECUMÉNIQUE

★★★★★ L'Express
★★★★★ L'Humanité
★★★★★ Paris Match

★★★★★ 20 Minutes
★★★★★ TéléCinéObs
★★★★★ Télérama

★★★★★ Le Parisien
★★★★★ Positif
★★★★★ Ciné Live

«Splendide!» Télérama
«Aussi beau que poignant!» Le Journal du dimanche

«Bouleversant et profondément romantique!» Le Parisien

«Entre Istanbul et Hambourg un enivrant chassé-croisé des destins.» Libération

DE L'AUTRE CÔTÉ UN FILM DE FATIH AKIN

À L'AFFICHE DÈS LE 2 MAI!